

Graour le Monstre

Graour le Monstre

Camille Debans



**La bibliothèque de Gloubik
2025**

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER
(SUR TERRE ET SUR MER: MONDE PITTORESQUE; TERRE ILLUSTRÉE révisée)
DIMANCHE 5 JUILLET 1903

Journal hebdomadaire. — ABBONNEMENTS: UN AN: PARIS, SEINE ET SEINE-À-OISE, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — UNION POSTALE, 12 fr. — rue Saint-Joseph, 12, Paris, 2^e.

N° 344.

GRAND LE MONSTRE
PAR CAMILLE DEBRANS.

Prix 15^c

Co numéro de 24 pages comprend un Supplément illustré
SUR TERRE ET SUR MER

N° 344. (Derrière série.)

N 1866 de la collection.

Ce cours roman de Camille Debans a été publié pour la première fois dans *Le journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, du n°344 au n°354 (2^e série) à partir du 5 juillet 1903.

à propos de l'auteur :

Jean Baptiste Camille Debans¹, romancier, conteur et journaliste, naquit à Caudéran, Bordeaux², le 10 mai 1832³. Il fit ses études de droit à Toulouse puis débuta dans les lettres en fondant *le Bonhomme*, à Bordeaux, en 1857. Venu à Paris, il collabora à *la Revue internationale*, au *Figaro*, au *Temps*, au *Paris Magazine*, au *Petit Moniteur*, enfin au *Grand Moniteur* dont il fut après la guerre de 1870, secrétaire de rédaction. En dehors des œuvres patriotiques dont il s'occupa après 1871, il se consacra entièrement aux lettres. Il décéda à Nice le 14 février 1919.

- 1 Prénoms donnés dans le Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère, ouvrage d'Adolphe Bitard publié en 1878.
- 2 Caudéran était une commune de la périphérie de Bordeaux jusqu'au 22 février 1965, date à laquelle elle en devient un quartier.
- 3 Il est fréquent de trouver 1834 comme année de naissance. Entre autre dans le Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère de Bitard et Figures contemporaines, tirées de l'album Mariani.

Brucolaques et Vampires

Une des superstitions les plus impressionnantes est sans contredit la croyance à cette catégorie de revenants que les Grecs du Moyen Âge ont dénommés Brucolaques et que dans l'Ouest de l'Europe, principalement en France, on appelle vampires.

En Illyrie, en Grèce, en Hongrie, en Serbie, en Roumanie, en Bulgarie, seul le mot Brucolaque est couramment employé.

On ne saurait peindre l'excès de terreur qu'il suscite. Jugez donc : un homme – ou une femme – vient de mourir ; on l'enterre. Bientôt le bruit se répand qu'il sort nuitamment de son tombeau et qu'il va dans les habitations isolées sucer le sang des vivants, surtout celui des jeunes filles et des jeunes hommes. En réalité, il ne serait pas tout à fait mort.

Son cœur, dit-on, palpite encore et il s'efforce de reconquérir la vie en se gorgeant de ce sang qui lui fait battre les artères.

Aux fanatiques pour qui cette horreur est article de foi, on entend dire que le brucolaque boit tant de sang humain en une seule nuit, qu'au moment de réintégrer son cercueil il transsude des gouttelettes rouges par tous les pores et qu'il en a la bouche effroyablement polluée.

Cela étant accepté, survienne une de ces épidémies encore non classées, contre lesquelles la mé-

decine est provisoirement désarmée, le malheureux qui y succombe passe, aux yeux des paysans épouvantés, pour avoir été tué par un vampire. Si quelque belle fille vient à dépérir de langueur, c'est le brucolaque qui lui a volé son sang. Tout individu mourant seul dans un champ, tout trépassé trouvé expirant dans un coin plus ou moins sinistre, aux abords d'un cimetière par exemple, sont sans nul doute les victimes de ces fantômes sanguinaires.

Et il ne ferait pas bon aller prétendre devant une foule de campagnards serbes que les vampires sont les produits d'imaginations malades ou par trop grossières.

Au surplus, on ne saurait dédaigner certains faits très troublants qui, dans vingt pays différents, semblent destinés non seulement à enraciner davantage les superstitions locales, mais à souffleter insolemment la superbe des voyageurs qui, n'y comprenant rien, sont forcés, s'ils sont de bonne foi, de les enregistrer sans explications.

Charles Nodier, qui habita l'Illyrie pendant cinq ans sous les gouvernements de Junot et de Fouché, parle de morts inexplicables qui font frémir, dont il a été le témoin et qu'on attribuait autour de lui aux vampires. Il en fut tellement frappé qu'à deux reprises, dans le livre et au théâtre, il mit en scène les brucolaques.

Et Prosper Mérimée ! Celui-là passerait difficilement pour un parangon de crédulité niaise. Lui aussi a vu les choses de près, lui aussi narre des histoires de vampires dont il lui est impossible de détruire l'apparente réalité. Il a vu. Il a été stupé-

fait. Il raconte. Rien de plus, mais c'est singulièrement étonnant sous une telle plume.

Le brucolaque joue donc un rôle énorme dans l'existence des peuples massés principalement sur les bords du Danube, du beau Danube bleu, qui devient alors le lugubre Danube rouge. On l'accuse de tout, même des méfaits les plus comiques.

Ainsi, quand arrive une éclipse de lune, pour les montagnards des Karpathes de Roumanie, ce sont les vampires qui dévorent l'astre des nuits. Alors tous les hommes du pays se rassemblent, pleins de colère et de frayeur.

Peuvent-ils laisser ces horribles buveurs de sang manger la lune ? Non. C'est pourquoi ils déchargent leurs fusils en l'air pendant toute la durée du phénomène et sautent de plaisir d'avoir délivré la chaste Phœbé, quand l'éclipse est finie.

N'est-il pas singulier de trouver en Europe, à deux pas de centres civilisés comme Bucarest, une croyance semblable à celle des Chinois qui, on le sait, font, eux aussi, un effroyable tapage avec des chaudrons, des gongs et autres engins de vacarme, pour chasser les méchants génies acharnés à détruire la cousine du soleil !

Une question doit être sur les lèvres du lecteur, comme elle se présenta sur les nôtres le jour où le plus aimable des Roumains voulut bien nous initier à ces singuliers mystères : comment, après le désagrément de mourir, un pauvre diable a-t-il celui de devenir brucolaque ? Car enfin tous les trépassés n'ont pas la redoutable faculté de décou-

cher, au grand dam des vivants !

Voici :

Primitivement, étaient seuls brucolaques les individus qui mouraient excommuniés pour cause de magie. Donc sorciers, magiciens, loups garous, etc., avaient de grandes chances d'être brucolaques immédiatement après leur décès. D'ailleurs le mot Brukolakas fut inventé pour eux par les Grecs modernes.

Plus tard on soupçonna les gens coupables de quelques autres crimes de faire aussi le cimetière buissonnier. Enfin, cela s'étendit à des infortunés auxquels on n'avait rien à reprocher personnellement. En Roumanie, par exemple, un mort est mal vu quand, le jour de ses obsèques, ses parents lésinent sur les aumônes en usage.

Voilà un méfait dont très évidemment on ne peut rendre responsable l'infortuné. N'importe ! Il a vingt chances contre une de devenir vampire.

Nous employons à dessein ce dernier mot parce que brucolaque ne s'appliqua d'abord qu'aux excommuniés, et s'il sert aujourd'hui à désigner généralement les voleurs de vies, c'est parce qu'il s'est répandu plus facilement que le mot vampire (qui pourtant est courant en Hongrie), pour les cas où l'excommunication n'a rien à voir.

En ce qui concerne la fabrique de monstres et de phénomènes à laquelle nous faisons allusion dans Graour, c'est en Serbie qu'elle a été découverte récemment.

Des savants, des savants véritables, mais sans conscience, y pratiquaient des opérations et des manœuvres dont il nous serait impossible de donner un aperçu parce que, en premier lieu, nous ne saurions laisser entrevoir les odieuses machinations de spéculateurs qui eux-mêmes étaient de véritables monstres, et ensuite parce que le silence ayant été fait promptement sur ce cas abominable, il serait téméraire d'avancer sur cette matière des faits difficiles à prouver. La fabrique a existé, voilà qui est certain. Elle existe peut-être encore. C'est tout ce que nous pouvons affirmer.

C. D.



*Derrière lui courait un être invraisemblable, criant à perdre
haleine : « Bruc laque ! Brucolaque ! »
(P. 75, col. 1.)*

I. Brucolaque

Vidra est une petite ville de Roumanie, pittoresquement assise sur le plus farouche vallon des monts de Vrancea, derniers contreforts des Karpathes.

Si la civilisation à fait dans la plaine de ce beau pays des progrès étonnants au cours de ces trente dernières années, elle s'est arrêtée, en revanche, comme un flot impuissant, au pied des montagnes.

Mœurs, costumes, superstitions sont restés à Vidra et dans les villages voisins tels qu'ils étaient il y a deux ou trois siècles. Au reste ni mœurs, ni costumes, ni superstitions n'y pèchent par la banalité, comme on le verra si on prend la peine de suivre l'auteur de ce récit.

Un soir, vers la fin de mai, sur la route à peine tracée qui part de la vieille et modeste cité pour aller se perdre dans la forêt voisine, un homme éperdu fuyait à grandes enjambées. C'était un long et maigre personnage. Cheveux roux, longues dents jaunâtres, veston étriqué d'étoffe extravagante, tout décelait en lui origine britannique.

La nuit venait de tomber lourde et menaçante, après une journée où la chaleur avait pesé, suffoquante, sur tout le pays. Un orage grondait déjà dans le lointain des gorges où il essayait ses fureurs. Bas, si bas qu'on avait l'impression de pouvoir presque les toucher avec la main, d'énormes nuages cuivrés coiffaient les sapins, dont les cimes

craquaient sous les premières poussées du vent. Une goutte de pluie grosse comme une noisette tomba sur la main du fugitif.

— Devil ! gronda l'Anglais en s'élançant avec une vigueur nouvelle.

Mais la côte était rude à escalader, le chemin semé de fondrières et, malgré ses jambes infinies, il n'avancait sans doute pas assez vite à son gré, car il y avait de la terreur noire dans le va-et-vient de sa respiration essoufflée.

Pourquoi se sauvait-il ainsi ? Par peur de la tempête ? Non.

C'est que derrière lui courait aussi à perdre haleine un être invraisemblable qui criait d'une voix puissante, terrible, un mot sans cesse répété :

— Brucolaque ! Brucolaque !

Et chaque fois que ce cri déchirait l'air, l'insulaire croyait recevoir un coup de fouet lui cinglant les chairs.

— Brucolaque ! Brucolaque !

La voix de celui qui s'acharnait à la poursuite du fuyard résonnait, claire, distincte, sans apparence de fatigue.

Quelqu'un qui se fût trouvé là par hasard, témoin involontaire de cette scène, et qui, dans l'obscurité profonde, fût parvenu à distinguer quelque chose, serait tombé de haut en voyant passer à soixante ou soixante-cinq mètres de l'Anglais une forme fantastique, haute d'un mètre, pas même, large presque autant que haute, et courant, malgré

des jambes étonnamment courtes, plus vite, assurément, que son gibier qu'il devait normalement rejoindre en un laps de temps relativement court.

— Brucolaque ! Brucolaque ! continuait à hurler cet étrange phénomène.

Et là-bas, du côté de la ville, un murmure croissait, se rapprochait, devenait bruit, puis vacarme, éclatait enfin avec furie. Une trombe humaine se précipitant sur les pas du nain et composée d'hommes de très haute taille, ceux-là, presque des géants, passait en ouragan, poussant aussi le cri de l'autre :

— Brucolaque ! Brucolaque !

Chez ces derniers, on sentait un accent plus farouche que dans la voix du courtaud enragé qui les devançait.

La haine des foules aveugles, superstitieuses ou fanatiques s'y devinait atroce, impitoyable, prête au meurtre.

Et l'Anglais n'ignorait rien, assurément, du danger mortel qui le menaçait, car il volait pour ainsi dire devant l'être informe dont les pas retentissaient sur ses talons.

Maintenant la pluie devenait torrentielle. Les énormes nuages crevaient en nappes.

À l'Est, tout le ciel s'embrasait d'éclairs violets se succédant, se heurtant, se doublant. En sorte que pendant des trente et des quarante secondes, tout le pays, monts, défilés, vallées, semblait s'ensanglanter dans un paroxysme d'horreur et d'épouvante. Mais à cette lumière, l'Anglais avait pu voir,

pas très loin, – un kilomètre à peine, – une maison carrée, solidement assise sur un petit plateau, ayant des allures de forteresse et dont trois fenêtres étaient vivement éclairées, comme si quelqu'un de l'intérieur eût allumé ce phare pour guider et encourager le fugitif.

Sans doute celui-ci appartenait à cette catégorie de gentlemen qui se font, dans la pratique des sports, les muscles les plus solides. Car en apercevant la demeure où il comptait trouver le salut, il oublia toute fatigue et repartit comme une balle.

— By God ! murmura-t-il entre ses longues dents non sans esquisser un sourire fort semblable à une grimace.

À cent-cinquante mètres du but, il poussa un appel qui dut faire froid dans les moelles à ceux qui l'attendaient, si toutefois son cri d'angoisse ne fut pas couvert par le roulement formidable d'un coup de tonnerre ou par le sifflement des grêlons tombant depuis un instant, gros comme cerises.

Mais le nain, lui aussi, avait redoublé d'énergie.

— Alerte ! alerte ! rugissait-il pour exciter les autres.

Au fait, il n'y avait plus entre lui et l'insulaire qu'une quarantaine de mètres. Que ce dernier vint à trébucher ou seulement à perdre deux secondes pour une cause quelconque, c'en était fait de lui.

Dans la maison, les lumières à présent passaient d'une pièce à l'autre, puis paraissaient pour se montrer à un étage inférieur et enfin au rez-de-

chaussée.

On les devinait derrière la puissante porte de chêne, au-delà de laquelle étaient l'abri et la fin de ces affres.

Vingt-cinq mètres encore, quinze, puis plus que dix, que cinq, qu'un. La porte était ouverte. L'Anglais s'y engouffrait, quand il se sentit saisi par le pied.

— Brucolaque ! vociféra le nain avec un accent de triomphe.

Mais de l'intérieur, six à huit bras avaient empoigné l'insulaire et le tiraient irrésistiblement, si bien qu'ils entraînaient avec lui le bout d'homme trop lancé. Celui-ci n'eut pas sans doute la présence d'esprit de se retenir ou de se mettre en travers de la porte, pour que ses compagnons, qui n'étaient plus qu'à une portée de bâton, pussent entrer avec lui.

L'énorme vantail se referma brusquement. Les géants de Vidra vinrent se casser le nez sur ses clous à larges têtes et restèrent penauds un instant, tandis que leur chef, prisonnier, voyait fondre sur lui cinq ou six valets écossais, sortes d'hercules à qui un mot, un geste eut suffi pour qu'ils tuassent l'imprudent sur place, si vraiment son aspect ne les eût glacés de terreur.



GRAOUR LE MONSTRE

« Tu m'accuses d'avoir assassiné quelqu'un et de l'avoir enfoui chez moi ? » demanda le docteur.
(P. 107, col. 2.)

II. L'invasion des barbares

Quand l'in vraisemblable personnage fut largement éclairé par les lampes, leurs visages exprimèrent une épouvante qu'estompait seule la profonde stupeur dont ils se sentirent assaillis.

Imaginez, en effet, un monstre à face humaine, ayant l'apparence presque parfaite d'un mètre cube si ses jambes n'eussent laissé, à la base, des vides appréciables quoiqu'elles fussent de dimensions incroyablement courtes.

Ainsi que des balustres formidables, ses mollets, longs à peine d'un empan, mesuraient au moins quatre-vingts centimètres de circonférence.

On pouvait sans exagération comparer ses cuisses au tronc noueux d'un chêne de cent ans. D'autant plus que, pour se souder à ce corps d'une épaisseur monstrueuse, elles prenaient, près du bassin, un développement inimaginable.

Quant aux épaules, à la poitrine, au ventre, au dos, c'était un amas de muscles et d'os d'un mètre passé en largeur, en profondeur, dans tous les sens... Et par là-dessus une tête d'homme puissante, à coup sûr, mais jurant par sa petitesse avec l'énormité du dos et du thorax.

Les bras, bien plus larges proportionnellement que les jambes, laissaient saillir des biceps qui auraient suffi pour honorer, à eux seuls, cinq ou six hercules de foire, en supposant qu'il fut possible de les partager.

Dès qu'il se vit pris au trébuchet, pour ainsi dire, Graour (ainsi se nommait-il), Graour le monstre opéra une manœuvre imprévue, s'acculant dans un coin de l'antichambre pour n'être pas exposé à une attaque par-derrière.

Là, ramassé, terrible, il fit face à l'ennemi, c'est-à-dire à la valetaille qui allait entreprendre de le réduire. Mais pour gagner ce terrain de combat, il lui avait fallu bousculer deux ou trois des Écos-sais gigantesques chargés de le mater, et les uns et les autres s'étaient vus renversés si rudement qu'ils ne se relevèrent pas sans peine, tant la secousse leur avait été funeste.

Cependant l'Anglais faisait un signe, et les larbins – courageux au surplus – s'élançèrent ensemble à l'assaut.

Il y eut un moment très court de lutte désordonnée. On entendit craquer des poitrines.

Deux hommes tombèrent encore, un troisième râlait à moitié étranglé par Graour qui l'envoya d'une détente de ses bras dans la poitrine de son maître.

Après quoi, le nain se retrouva seul dans son coin, calme et presque souriant.

L'effort qu'il venait de faire pour se dégager semblait ne lui avoir coûté rien d'excessif.

— Docteur Mathews, dit-il, je ne t'ai pas cherché, quoique j'aie un rude compte à régler avec toi. Mais tu t'es placé toi-même sur mon chemin et cela va te coûter cher, très cher...

Ces paroles, Graour les avait prononcées en

anglais assez pur, quoique son accent dénotât qu'il avait appris la langue de M. Chamberlain aux États-Unis.

— Quoi ? que me veux-tu ? que t'ai-je fait ? tu me dois ta fortune...

En ce moment, aux fureurs de l'orage arrivé à son paroxysme, se mêlaient autour de la maison les vociférations de la meute qui tout à l'heure marchait derrière Graour et dont le désappointement avait été affreux quand la porte s'était refermée, les séparant de celui qui les avait attirés sur ses pas, avec son cri lugubre de :

— Brucolaque ! Brucolaque !

Ils étaient bien une quarantaine tout d'abord et il en arrivait d'autres peu à peu, malgré la grêle et la foudre qui tombait à chaque instant sur les arbres voisins. Rien ne semblait pouvoir les distraire de la besogne pour laquelle ils avaient en hâte quitté leurs foyers.

Sans doute, le péril contre lequel ils étaient partis si hâtivement dépassait tout ce qu'on peut supposer, car, en moins d'une minute de délibération, ils décidaient d'enfoncer la porte derrière laquelle avait disparu Graour et, tout de suite, vingt d'entre eux se dispersèrent dans la forêt pour y chercher un arbre dont ils feraient un béliet.

Ce ne fut pas très long.

Au bord d'un ravin, ils trouvèrent un hêtre en équilibre instable dont quelques racines empêchaient seules la chute, et qui, sous les rafales enragées de la tempête, menaçait de tomber à chaque

instant.

Ils l'aidèrent à se déraciner ; un fracas de branches cassées, de pierres roulant dans le ravin, apprit aux autres que l'outil était en leur possession.

Tous volèrent vers l'endroit où gisait l'arbre écroulé. Tous s'attelèrent à ses rameaux, à ses racines, à son tronc...

Ce n'était pas un hêtre énorme. Mais comme bélier, il allait suffire et au-delà.

Seulement, quand ils l'eurent transporté devant la porte du docteur Mathews, il leur fallut se rendre compte qu'eussent-ils été cinq cents, ils ne pouvaient s'en servir efficacement sans le débarrasser de ses racines et de sa ramure.

— Combien de temps cela nous prendra-t-il ? s'écria l'un d'eux.

— Il faudrait des haches, ajouta un second, et à moins de retourner à Vidra en chercher...

— Oui, et Graour serait mort quand nous reviendrions.

— Mort, petit père ! On ne tuera pas Graour comme ça.

— On le tuera comme les autres avec des fusils, et s'ils sont dix à tirer dessus.

— Comment entrer là-dedans, alors ? comment lui porter secours.

Il y eut un assez long silence. Ces êtres hirsutes étaient fort empêtrés, avec leur arbre inutile.

— Inutile, non, dit l'un d'eux sur le ton d'autorité qu'on prend, alors qu'on vient de trouver une solution triomphante. Tâchons de le mettre debout comme si nous voulions le replanter devant la maison, très près.

— Que veux-tu faire ?

— Tu vas voir.

Ces derniers mots venaient d'être prononcés quand un coup de feu retentit à l'intérieur.

— Ils assassinent Graour ! hurlèrent trois ou quatre voix.

Mais celui qui avait une idée répétait :

— Vite ! vite ! dressons l'arbre comme un mât ;

— Il faudrait toujours lui couper ses branches.

— Non, non, au contraire.

Derrière la porte retentissaient les éclats de voix du docteur Mathews qui paraissait en proie à une extrême colère.

C'est qu'un des domestiques les plus malmenés, celui-là même qui, à moitié suffoqué par une strangulation préalable, s'était vu lancé comme par une catapulte sur le docteur, était sorti un instant ivre de rage et avait reparu le revolver au poing, pour envoyer une balle dans la direction du nain...

Le projectile porta en plein front entre les deux sourcils, mais un peu au-dessus, Mathews, bondissant vers son serviteur lui arrachait aussitôt son arme des mains avec une rare violence, et lui criait dans la figure :

— Vous êtes fou, Tommy ?

Graour avait chancelé ; son front s'était rougi du sang qui coulait de la blessure. Mais il n'était pas tombé. Bien mieux, comme il secouait la tête ainsi qu'un chien qui veut se débarrasser d'une tique, la balle, un peu aplatie, roulait à ses pieds avec un bruit sec⁴.

L'os frontal n'était même pas brisé. S'il y avait effusion de sang, c'est que la peau était déchirée et meurtrie tout de même.

Toutefois, cette attaque fit éclater chez le nain une prodigieuse colère. La lourde masse qu'il était s'enleva d'un bond prodigieux dont personne n'eût cru qu'il fût capable.

L'imprudent Tommy, saisi aux deux poignets par des mains de fer, poussa un hurlement de douleur ; on le vit tourner par-dessus la tête de Graour qui l'envoya s'écraser contre la muraille.

— À qui le tour ? demanda le monstre insoucieux des précautions dont il avait usé quelques instants plus tôt.

Nul ne bougea.

4 Pour les lecteurs tentés de nous taxer d'exagération, il suffira de rappeler que sous le second Empire, on pouvait coudoyer chaque jour dans le faubourg Montmartre un journaliste, M. L., sorte de colosse qui, dans un duel, ayant reçu la balle de son adversaire en plein front, n'en éprouva qu'une forte secousse. Le projectile, en effet, ne parvint pas à percer l'os frontal : il se contenta de le fendre comme une vitre étoilée et M. L... vécut vingt ans avec cette cicatrice.

— C'est un malentendu, Graour, dit le docteur Mathews avec un flegme rare, votre vie n'est pas menacée.

— Ah ! vraiment ! riposta le nain en éclatant d'un rire nerveux ; que serait-ce donc si elle l'était ?

Mathews ne releva pas le mot. Il expliquait à ses domestiques combien il tenait à ce qu'un meurtre ne fût pas commis chez lui et cela dans un patois des Highlands que ne comprenait plus le formidable adversaire dont les yeux semblaient choisir une nouvelle victime.

— Ah ! je comprends, reprit le monstre sur le ton de l'ironie, tu ne tiens pas à ce que la justice vienne fourrer le nez dans tes opérations. Et tu as raison.

— D'ailleurs ce n'est pas moi qui irai la chercher. Je ferai mes affaires moi-même. Mais il y a un brucolaque ici. Je veux savoir où il est enterré. Tant pis pour toi s'il nous met sur la trace d'un de tes nouveaux crimes.

L'Anglais allait riposter quand une porte s'ouvrit assez violemment, une jeune fille apparut dont la stupéfiante beauté inonda d'une lumière dorée la scène tragique où Graour jouait évidemment un rôle de justicier.

— Père, dit-elle, la maison est envahie par les sauvages de Vidra.

— Comment ? par où ?

— Par les fenêtres. Ils ont dressé un arbre contre la façade.

— Ah ! les démons !

— Et puis ils ont grimpé après par le tronc, par les branches. J'ai entendu les vitres voler en éclats.

La jeune fille, que Graour, immobile et apaisé, dévorait des yeux, n'eut pas besoin d'en dire davantage. On entendait retentir l'éternel cri de brucolaque ! poussé par quarante voix répandues dans toutes les parties de la maison que les Vidrans fouillaient en ses recoins. Bientôt même l'un d'eux mit le pied dans le vestibule. Mathews, que l'apparition de sa fille semblait avoir plongé dans l'épouvante, prit vivement celle-ci par la main, et la poussant vers une porte assez bien dissimulée sous des boiseries, lui parla rapidement à l'oreille et ajouta, toujours très bas :

— Vous n'en sortirez, Béatrix, que quand j'irai moi-même vous annoncer votre délivrance. Vous me le jurez ?

— Bien ! venez. C'est d'ailleurs l'affaire de quelques instants !

Tous les deux semblèrent s'abîmer dans la muraille, puis, quelques minutes plus tard, le docteur reparaisait, très crâne, ma foi ! pour tenir tête aux envahisseurs de son domicile et faire face au danger sur la gravité duquel il ne s'illusionnait pas le moins du monde.



GRAOUR LE MONSTRE

Un soir, Kaçandra Lambru avait été trouvée agonisante. (P. 123, col. 1)

III. Le feu

La maison retentissait toujours des cris et des appels que se renvoyaient les Vidrans plus excités que jamais. Cependant, le gros des envahisseurs s'était massé autour de Graour et formait un peloton dont la vue engendrait la terreur. C'est que ces montagnards roumains ne ressemblent à rien moins que de pacifiques paysans.

Nous avons dit que la plupart d'entre eux avaient des structures de géants. Mais ce qui leur donnait un aspect plus effrayant encore, c'était leur visage farouche, leurs yeux résolus, implacables, leur chevelure énorme et surtout leur barbe désordonnée, large, infinie, dans laquelle jamais un peigne ne s'égarait, qui partait des yeux et leur avalait la figure entière jusqu'à mi-corps.

Signe distinctif et tout à fait particulier à ces peuplades, ils avaient tous la poitrine découverte de l'une à l'autre aisselle et de la pomme d'Adam jusqu'à la taille.

Ceci se passait au mois de mai, à la vérité, et ils ne risquaient guère de se voir affligés de quelque intempestif Coryza. Mais si, dans ces montagnes où tout est excessif, les chaleurs de l'été sont intolérables, en hiver les froids de vingt-cinq et de trente degrés au-dessous de zéro y constituent la moyenne thermométrique.

Et quelle que soit la saison, par une étouffante température ou par la neige et la glace, ils vont ain-

si, sternum dénudé, poitrine au vent, sans être autrement incommodés, tant leur carcasse est solide, tant leur rudesse est triomphante.

On conçoit aisément qu'ainsi faits, tout naturellement brutaux, ils n'attirent pas la confiance des gens auxquels ils apparaissent pour la première fois.

Aussi les valets écossais du docteur, quoique choisis parmi les plus redoutables et les moins civilisés des hautes terres d'Écosse, n'en menaient pas très large en face de ces hommes exaspérés par une fureur superstitieuse et d'ailleurs armés de fusils ou de larges coutelas passés à la ceinture.

Mathews était trop de son pays pour ne pas bluffer autant que possible.

Ce fut d'une voix posée, sans indignation apparente, en homme qui sait à quoi l'on s'expose dans ces pays extravagants, qu'il prit la parole.

— Et maintenant, dit-il, que voulez-vous ? de quoi s'agit-il ? qu'est-ce qu'on vous a fait ?

Il savait sans doute, l'insulaire, que si Graour avait personnellement contre lui des motifs de haine mortelle, les autres ne pensaient qu'aux vampires.

Car brucolaque veut dire vampire, et si l'accusation de receler un vampire chez soi, c'est-à-dire un cadavre qui court la nuit pour aller sucer le sang des vierges, pouvait engendrer d'innombrables désagréments, c'était surtout au mort, au brucolaque, au vampire que les fanatiques avaient affaire.

Par conséquent, les vivants ne couraient qu'un danger de ricochet.

À la question de Mathews, Graour répondit :

— Je te l'ai dit. Il y a ici un brucolaque. Je l'ai vu sortir de la maison où Kaçandra Lambru a été trouvée expirante, avec, près de la veine jugulaire, le petit trou imperceptible par où le vampire venait de humer son sang jusqu'à la dernière goutte.

— Pardon. C'est moi qui suis allé chez Kaçandra Lambru.

— Le vampire t'y avait suivi ou précédé, riposta Graour qui ajouta lentement : Et qui sait si tu ne lui avais pas donné rendez-vous ?

— Rendez-vous ! fit Mathews qui sentit grandir le danger, mais eut la force de rire bruyamment.

— Voyons, Graour, tu as voyagé, tu as été dans vingt pays différents... En France, en Allemagne, en Amérique. Est-ce sérieusement que tu viens m'accuser d'entretenir des relations avec les morts... avec les vampires ? Est-ce que ça existe, les vampires ?

Un murmure scandalisé coupa la parole au docteur. Nier l'existence des brucolaques devant les brutes qui l'entouraient, c'était une maladresse.

— Tu entretiens bien des relations avec le diable ! répliqua Graour en profitant de l'imprudence de Mathews.

Pour le coup, ce dernier s'esclaffa plus fort encore.

— Avec le diable ! répéta-t-il.

Mais les Vidrans ne riaient pas, eux. Il y eut même dans leur masse un mouvement d'hostilité qui aurait glacé le cœur l'un gaillard plus brave que le docteur.

On le vit chanceler, puis se ressaisir ; et, payant d'audace, il reprit :

— Soit. S'il y a un vampire ici, je l'ignore. Mais je serai enchanté de m'en débarrasser en tout cas, et puisque vous êtes venus pour le découvrir et le réduire à l'impuissance, vous m'aurez rendu service. Cherchons-le.

Mathews crut, par ces paroles, avoir détruit le mauvais effet de ses précédents propos. En réalité, si le nain n'eût pas été là, les autres se fussent contentés de cette résignation, et sans plus de malice, eussent repris leurs fouilles à travers l'habitation.

— Le chercher ? riposta Graour. À quoi bon ? Tu dois savoir où il est, le vampire, et c'est probablement parce que tu ne lui as pas donné une sépulture chrétienne qu'il est devenu brucolaque.

— Ainsi, demanda le docteur, tu m'accuses d'avoir assassiné quelqu'un, de l'avoir enfoui chez moi quelque part...

— C'est cela et ce n'est pas cela, répondit le monstre.

— Parle, alors, explique-toi. Précise, exigea l'Anglais qui sentait peser sur lui l'inimitié implacable de Graour et tremblait d'être acculé à quelque situation effroyable.

— Écoute-moi donc, reprit l'étrange personnage qui n'était, lui, ni un sot ni une brute.

Les Vidrans se rapprochèrent, avides de lumière, eux aussi, eux surtout, car Mathews se doutait assurément que Graour allait le conduire sur un terrain glissant pour ne pas dire plus.

— Tu fais ici, depuis vingt ans, continua Graour, un abominable métier.

— Abusant de ton savoir réel, extraordinaire même, tu prends de petits enfants au berceau, petits enfants constitués régulièrement, nés pour devenir des hommes et des femmes comme les autres, et tu t'appliques à en faire des monstres comme moi, ou des phénomènes, des frères Siamois par exemple, des hommes troncs sans bras ni jambes...

— Tu plaisantes ! osa dire le docteur qui commençait à suer.

— Je plaisante ! Ose dire que Raveloff, le danseur unipède, n'est pas de ta fabrication ? que tu ne lui as pas réuni les deux jambes en ne lui laissant qu'un seul pied et que tu ne l'as pas vendu quarante mille francs à un barnum allemand qui s'est chargé d'en faire le danseur dont la réputation est si grande.

— Mais...

— Ose soutenir que l'homme aux quatre mains n'est pas sorti de cette maison où il était entré âgé de trente-cinq jours avec deux mains et dix doigts. Et les deux petites filles qui étaient liées par le dos et qui n'ont jamais pu se voir l'une l'autre que dans

un miroir.

Mathews faisait quelques signes de dénégation.

— Et moi-même ! moi-même ! ajouta Graour avec explosion, tout frémissant de colère. N'est-ce pas toi qui as fait d'un enfant normal, élégant de formes, destiné à une haute stature, l'être affreux, monstrueux, rampant, invraisemblable, que je suis ?

— Mais il ne s'agit pas de cela, pour le moment du moins. Des sujets que tu transformais, que tu mutilais, il en est qui ne pouvaient supporter tes opérations audacieuses et cruelles...

— Ils mouraient, ceux-là. Que faisais-tu de leurs cadavres ? n'est-ce pas l'un d'eux qui, devenu vampire, suçait tout à l'heure le sang de la pauvre Kaçandra ?

— Aucun n'est mort chez moi, répondit Mathews avec une pointe d'orgueil professionnel qui aurait fait frémir d'indignation une assistance moins grossière, parce que c'était un aveu que de telles paroles.

— Aucun ? tu mens ! parce que tu ne peux pas avoir oublié le petit Stephan Malecou. Celui-là, tu avais entrepris de le gratifier de trois nez, de trois bouches et de trois mentons. Mais ta science est restée impuissante. La gangrène a dévoré le pauvre diable...

— Qui a dit cela ? s'écria le satanique docteur en promenant des regards soupçonneux sur son personnel.

— Qu'importe ! C'est vrai. Celui-là, tu n'as pas

osé le faire enterrer publiquement. Il aurait fallu expliquer comment lui était venue la figure effroyable que tu lui avais bâtie.

— Tu es fou !

— Le fou, c'est toi, le fou dangereux, atroce, et si je ne le pensais pas, je t'aurais déjà étendu mort à mes pieds, quoique une mort prompte ne serait, à mon avis, qu'un châtement insuffisant pour tant d'horreurs.

— Tu mériterais quelque supplice nouveau, inédit... Au surplus, c'est à voir. Dans ce moment, il s'agit du vampire. Où as-tu enterré Stephan Malecou ?

L'Anglais resta silencieux quelques secondes, attendant une inspiration. Puis son œil s'éclaira furtivement. Il réprima un sourire de satisfaction qui déjà lui distendait les lèvres. Il venait de trouver. Mieux que personne il connaissait dans ses recoins les plus variés la superstition qui avait amené chez lui ses farouches voisins. Il savait que, pour ces montagnards à l'âme obscure, existaient deux ou trois moyens infailibles de rendre un vampire impuissant.

L'un était de percer le cœur du mort avec un épieu bien aiguisé ; le second, de plonger le cadavre dans de la chaux vive ; le troisième, de l'écraser sous un énorme cube de granit pour qu'il ne pût plus bouger. Et encore ce dernier procédé n'était-il pas très sûr.

— Eh bien ! avoua Mathews, c'est vrai, Stephan est mort ici, non pas à la suite d'une opération, mais de la variole. Et alors, pour couper court à la

contagion, dans l'intérêt même de la contrée, je l'ai enseveli dans un linceul de chaux.

— Et tu as bien fait, dit un des Vidrans

— Ce n'est donc pas celui-là qui peut être un brucolaque.

— Évidemment non, fit la même voix.

— Soit, répliqua le nain qui sentit la partie compromise. C'est donc un autre.

— Mais puisque j'offre de le chercher avec vous...

En ce moment un nouveau personnage fit son entrée. C'était un petit homme tout rond, tout blond, à l'air béat, humble, aux grands yeux d'un bleu foncé dont l'expression dure contrastait avec le reste de sa physionomie papelarde et douce-reuse. Il était vêtu d'un complet jaunâtre à carreaux sur lequel s'étalait le tablier à bavette des carabins et avait tout à fait l'air d'un infirmier ou d'un aide-chirurgien.

— Allez-vous-en, Joë ! lui cria Mathews impérieusement. Que venez-vous faire ici ? Je n'aime pas les curieux.

Mais Joë n'avait pas l'air d'un curieux. Sans cette apostrophe il eût sans doute expliqué déjà sa présence par quelque communication urgente. Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'attendait pas à tomber au milieu d'une foule pareille. Il regardait Graour et ses compagnons, tout ahuri...

— Mais, dit-il, on met le feu à la maison.

— Le feu ? s'écrièrent en même temps Mathews

et le nain.

— Qui donc a mis le feu ?

— Probablement l'un des bandits qu'on rencontre à chaque pas, répondit Joë d'une voix blanche, sur le ton qu'on prend pour parler dans la chambre d'un malade.

— Ce n'est pas le moyen de trouver ni d'anéantir le brucolaque, dit Graour avec impétuosité. Dmitrie, Vlad, Stan, vous tous, allez éteindre ce commencement d'incendie si c'est possible.

Graour jouissait d'une grande autorité auprès de ses compagnons, d'abord parce qu'il était riche et ensuite parce qu'il avait sur eux l'avantage d'une intellectualité supérieure. Dmitrie, Vlad et les autres obéirent avec empressement et s'élancèrent presque tous ensemble vers l'intérieur de la maison.

— Ma fille ! s'écria Mathews avec une expression d'angoisse si poignante, — car ce malfaiteur, peut-être inconscient, avait à coup sûr le sentiment de l'amour paternel extrêmement développé, — si poignante, dis-je, que le nain, sur qui la beauté merveilleuse de Béatrix avait fait une impression profonde, gronda :

— Sa fille ! C'est là qu'il faudrait frapper pour le punir comme il le mérite.

Mais, quelque suite qu'il dût donner à cette parole et précisément pour y donner une suite, il ne fallait pas que la ravissante jeune fille périt misérablement asphyxiée ou carbonisée dans la cachette où son père pensait l'avoir mise à l'abri des grossiè-

retés, des insultes ou des familiarités même auxquelles elle pouvait être exposée de la part des redoutables envahisseurs de la maison.

Le docteur n'était plus là. Fou de terreur, il suivait Joë pour savoir où était le feu.

Graour marchait sur ses talons, bien décidé à ne pas le perdre de vue, mais prêt, lui aussi, à faire l'impossible pour que l'incendie fût éteint sans retard.

D'ailleurs il s'appliquait, lui le monstre, à maintenir tout le monde dans la question primitive, la question du vampire, sachant bien que sur ce terrain ses compagnons resteraient intransigeants, et qu'en dehors de cela, ces êtres formidables, mais au fond bonnes âmes, n'attachaient pas, comme lui, une grande importance aux crimes chirurgicaux de Mathews, ainsi qu'on le verra plus tard.

Tandis que le seul mot de brucolaque les faisait sortir des gonds, leur donnait la chair de poule et les aurait poussés aux plus horribles férocités.



GRAOUR LE MONSTRE

*Graour parvint à saisir Mathews et à le
tirer du feu. (P. 134, col. 2.)*

IV. La haine de Graour

Jugez donc ! Pas un d'entre eux qui ne crût à l'effroyable faculté qu'avaient certains morts de quitter leurs tombeaux – fussent-ils enfouis à cent pieds sous terre – pour aller de nuit dans les habitations sucer le sang des jeunes filles et, à leur défaut, des jeunes gens les plus beaux, les plus forts, les plus aimés.

Cette odieuse superstition est répandue dans la plupart des pays, encore enténébrés qu'arrose le bas Danube. En Serbie, elle est vivace à ce point qu'on a pu appeler Belgrade la Ville-Vampire.

Chez les Bulgares, une grande partie pays – je parle des basses classes croit fermement aux brucolaques.

Il en était de même en Roumanie il y a cinquante ans. Mais, nous le répétons parce que c'est justice, la civilisation a pénétré aujourd'hui dans toutes les régions de plaine et il n'y a guère plus que les montagnards – à demi sauvages – cantonnés dans la dernière chance des Karpathes, pour s'émouvoir – mais tout de bon, par exemple – quand on crie au vampire, comme autrefois dans nos Campagnes quand on criait au loup.

Chacun d'eux sort en armes de chez lui, et l'on a vu où il est facile de les mener avec un tel cri.

Qu'était-il donc arrivé à Vidra qui justifiât l'émotion dont Graour avait habilement profité pour entraîner la moitié du faubourg à la poursuite

de Mathews ? Une jeune fille le matin bien portante, Kaçandra Lambrou, avait été trouvée agonisante dans son lit vers dix heures du soir. Après examen on avait découvert au-dessus de son sein gauche, près du col, une petite blessure d'apparence insignifiante, mais par où, disaient les experts en vampirisme, un brucolaque avait dû se repaître de son sang. C'était la marque ordinaire du contact meurtrier, la trace de la hideuse succion qui révélait l'horrible crime posthume d'un mort inconnu, mais désormais redoutable, puisqu'il pouvait revenir et continuer ses ravages à chaque foyer.

Aussitôt on avait crié des appels et chacun était accouru tremblant ou furieux. Graour, dont la maison touchait à la demeure contaminée, avait été le premier à pénétrer chez la mourante dont les parents écrasés par la douleur, ne savaient que gémir.

Mais lui, acceptant ou feignant d'accepter comme un fait indéniable le forfait du vampire, ameutait à l'instant même tout le faubourg, déclarant qu'il avait vu fuir le brucolaque, qu'il avait pris le chemin de la montagne et qu'il fallait lui courir sus. Justement le docteur Mathews venait de passer, marchant dans l'obscurité à grandes enjambées pour regagner le logis isolé où il se livrait à ses horribles travaux, car, cela était parfaitement exact, l'insulaire fabriquait des monstres et des phénomènes.

La chose passait pour notoire dans le pays et les montagnards ne s'en indignaient plus. Non pas qu'ils la lui eussent pardonnée si cela n'eût rapporté d'argent qu'à lui, mais on savait que la plupart de ses sujets, prodiges de difformité ou d'extrava-

gance, faisaient généralement fortune en se montrant dans les foires ou dans les cirques et, ma foi ! ils en ressentiaient plutôt de l'envie que de l'horreur.

Graour lui-même, dont la forme paradoxale engendrait chez les spectateurs autant de stupeur que d'effroi ; Graour, un des plus extraordinaires produits du docteur Mathews, avait récolté aux États-Unis en moins de deux ans une telle moisson de dollars qu'il avait pu abandonner sa carrière et venir vivre dans son pays avec des rentes respectables.

Ses compatriotes ne dissimulaient pas qu'ils le trouvaient fort heureux d'avoir été transformé en mastodonte écourté et qu'il devait une fière chandelle à l'Anglais... Par malheur pour ce dernier, tel n'était pas l'avis du nain. Graour, au contraire, lui avait voué une haine terrible. Riche à présent, il était dévoré par le désespoir de n'avoir pas forme humaine.

Quand il voyait passer l'un de ces superbes montagnards, à la haute stature, à la démarche harmonieuse et puissante, beau, souple, admirablement équilibré ; surtout quand il assistait à quelque mariage où le mari magnifique et triomphant dépassait de la tête et même des épaules l'épousée charmante, il entrait en des rages noires d'autant plus délirantes qu'il lui fallait les cacher pour ne pas devenir l'objet de sarcasmes.

Le pauvre diable avait un cœur. Le monstre aurait voulu être aimé ; et il aimait peut-être. Un jour où il osait le laisser entendre, une jeune fille

qu'il regardait en parlant timidement souriait avec mépris et une autre proférait, pas assez bas, cette parole cruelle :

— Est-ce que Graour serait amoureux ! c'est à mourir de rire,

Blessé, il s'était bien gardé, alors, de montrer l'état de son âme. Quoi ! Ce poussah ! cet être informe, haut comme ça, large comme un tonneau, aurait voulu, être adoré !

Certes il savait plus d'un père capable de lui donner sa fille parce qu'il était le plus riche du faubourg, riche jusqu'au superflu, mais ce n'est pas cela qu'il désirait, car après tout il était jeune – vingt-sept ans et il n'était pas une bête.

Mais la fiancée n'en restait pas moins introuvable celle avec qui savourer les délicieux instants des tendres aveux, les exquis sensations des premières entrevues, toutes ces adorables puérités si précieuses et si douces qui font qu'on espère, qu'on doute, qu'on est ravi tour à tour, et que l'on escalade le ciel dans une atmosphère de joie.

Tout cela il fallait y renoncer ; il le fallait parce que Mathews, alors que Graour tout enfant montrait qu'il serait le plus bel homme du pays, Mathews l'avait pris et, l'enfermant dans un appareil spécial, espèce de cage en fer destinée à l'empêcher de grandir, s'était acharné à en faire un nain.

Pour cela il avait revêtu ses épaules d'une lourde chape métallique, reliée par des barreaux inflexibles à une petite plateforme d'où les pieds du patient ne pouvaient s'écarter, en sorte que sa croissance fut arrêtée sans rémission.

Mais il y avait une telle sève dans ce corps ainsi torturé que si Graour ne put pas se développer en hauteur, en revanche il se répandit en largeur et en épaisseur, devenant fort comme un chêne, et finalement, lorsqu'il eut vingt ans, constituant le monstre qu'il devait rester toute sa vie.

Alors Mathews l'avait vendu très cher à un barnum, pas à sa valeur réelle, pourtant, car Graour, déjà unique comme phénomène, montra bientôt qu'il n'avait pas d'égal comme force physique et fit des exercices tels que l'Europe et l'Amérique du Nord en devinrent fanatiques.

Il se racheta et, laissant là son barnum, s'exhiba pour son compte, amassa une fortune aussi rapidement qu'une chanteuse ou qu'un boxeur, et revint dans son pays avec la formelle résolution de faire expier à Mathews le crime de lèse-nature que celui-ci avait commis eu l'accablant de sa difformité.

La haine qu'il portait à l'Anglais était sans limites. En parcourant l'univers il avait appris bien des choses et entre autres que s'il voulait amener Mathews devant un tribunal, le procès du misérable aurait un retentissement mondial.

Seulement cela ne lui semblait pas suffisant que l'insulaire fût pendu, tout simplement, un beau matin, sans douleur pour ainsi dire. Il se souvenait trop des tortures physiques endurées par lui pendant sa croissance horizontale, et s'il y ajoutait les souffrances morales dont il se sentait abreuvé depuis qu'il mesurait la distance qui le séparait d'une épouse, il tremblait de fureur, cherchant eu

quelle atroce vengeance se répandrait sa haine impérissable.

Voilà pourquoi, quand on avait crié au brucolaque et qu'il avait vu Mathews passer dans le faubourg, il s'était imaginé de mettre à ses trousses la horde des Vidrans superstitieux et féroces.

Certes ! Graour ne savait pas encore à quelle sauce il accommoderait son ennemi ; pour lui, l'important était de pénétrer chez Mathews.

Et quand les quatre ou cinq valets du docteur, l'attirant au milieu du vestibule, croyaient l'avoir pris au traquenard, c'est qu'en réalité le nain, confiant dans sa force illimitée, s'était plutôt laissé faire. Il savait que l'horrible chirurgien continuait son abominable commerce et il voulait voir de près quelle perfection il avait apportée à son odieuse industrie. Résolu à fouiller la maison dans ses plus secrets recoins, sous le prétexte de découvrir le vampire, il comptait mettre la main sur les sujets en gestation chez Mathews.

Après on verrait.

Il est donc facile de comprendre qu'il s'élevât avec violence contre la sottise de ses compagnons venant de mettre le feu à l'habitation du docteur. Cela ne pouvait mener à rien, même en ce qui concernait le prétendu vampire. Au contraire.

Tandis que les malheureux que Mathews mutilait et transformait couraient le danger d'être asphyxiés, carbonisés et, au fond de son cœur, sans les connaître, il nourrissait pour eux une profonde pitié, devinant ce qu'ils souffraient et les considérant comme des frères dont sa protection et même

sa bourse pourraient adoucir l'effroyable misère.



GRAOUR LE MONSTRE
Brusquement, Graour saisit Joë par ses vêtements. (P. 151, col. 2.)

V. Ou le monstre parait inconséquent

Par malheur l'incendie avait pris rapidement une extension redoutable. Les furieux qui l'allumaient quelques instants auparavant s'étaient attaqués, sans chercher de finesses, à des hangars adossés à une aile un peu isolée du reste de l'habitation, laquelle, nous aurions pu le dire plus tôt, couvrait une grande superficie de terrain, tant en préaux, en cours de toute dimension, qu'en constructions solides, épaisses et par cela même offrant plus de résistance.

Ces hangars, où l'on n'avait pas ménagé les bois résineux fournis par la montagne voisine, flambaient absolument comme des torches.

Sauf la toiture, encore inondée par l'orage qui s'éloignait, tout brûlait, crépitait en un foyer contre lequel les ressources restreintes de l'établissement allaient assurément rester impuissantes.

Mathews et Graour, d'un coup d'œil, mesurèrent la grandeur du désastre menaçant.

Une seule manœuvre offrait des chances de succès : laisser brûler les hangars qui n'étaient reliés aux bâtiments sérieux que par un seul côté, et tâcher de préserver ces derniers, coûte que coûte.

Le docteur semblait fou de terreur et de désespoir. De grosses gouttes de sueur lui tombaient du front. Une porte, très lourde à la vérité, mais toute

proche de l'endroit où le feu faisait rage, commençait à fumer et pouvait s'enflammer d'un instant à l'autre.

C'est sur ce point que Mathews jetait des regards égarés.

— Sa fille est là, derrière ! pensa Graour, frémissant de commisération malgré sa haine.

Et en une seconde, le nain eut la vision très nette de la splendide beauté qui lui était apparue dans le vestibule.

Certes ! ce père ne méritait aucune pitié. Mais elle ! Béatrix ! — il avait retenu son nom, — de quoi était-elle coupable ?

Au surplus, le monstre tenait à ce que le supplice de l'Anglais durât, durât autant que son supplice à lui avait duré dans cette maison même.

Et puis il y avait dans sa poitrine, dans sa tête, quelque chose de nouveau qui venait de s'éveiller, sans qu'il sût au juste quel nom lui donner.

Sa voix puissante domina le tumulte.

— Combien y a-t-il de puits ? demanda-t-il au docteur.

— Quatre, répondit ce dernier.

— Où sont-ils ?

— En voici un. Vous en trouverez deux autres dans la cour voisine. Le dernier est loin...

— La chaîne ! qu'on fasse la chaîne. Je ne vois pas vos domestiques.

— Il n'y en a plus que trois de valides.

— Qu'ils apportent des seaux. Quant à vous, ajouta Graour en s'adressant à ses compatriotes, inondez cette porte et empêchez qu'elle ne s'allume. Il doit y avoir des haches dans cette maison.

— Oui, répondit l'Anglais en qui l'espoir revenait sans qu'il s'expliquât la nouvelle attitude du nain.

— Qu'on les apporte tout de suite, allez les chercher vous-même, docteur, et vous aussi, Joë, sacrebleu ! ajouta Graour en soulevant l'affreux aide-chirurgien et en l'envoyant sur les pas de Mathews qui courait déjà vers un coin indemne de la cour...

Mais voici que derrière les murailles surchauffées commencèrent à retentir des hurlements affreux.

On en distinguait l'accent d'épouvante malgré le bruit roulant de l'incendie et en dépit des cris poussés par les Vidrans qui organisaient la chaîne et déjà, de seconde en seconde, lançaient des seaux d'eau dans le brasier et sur la porte menacée.

— C'est là que sont enfermés les lamentables enfants sur lesquels s'exerce l'avidité et cruelle science de Mathews. Misère ! Ah ! misère ! qu'est-ce que c'est donc que le Destin ? Et sa fille ?

Le docteur, Joë revenaient avec des haches. Graour en saisit une énorme dont il examina le tranchant qui lui parut probablement parfait, et tout aussitôt il s'avança vers le hangar embrasé pour tenter de couper par le pied les grosses poutres verticales qui en formaient les assises an-

gulaires.

— De l'eau ici, de l'eau à flots ! cria-t-il aux Vidrans, lesquels ne pensaient plus à rien qu'à leur besogne et qui, dans leur puissance musculaire et dans leur rusticité, faisaient leur office avec une rapidité prestigieuse.

La première poutre de coin, à demi éteinte par cinquante seaux vidés presque en même temps, Graour s'approcha, maniant sa hache comme un jouet. On entendit siffler l'air autour de lui et le bois fut entamé d'un seul coup jusqu'à la moitié de son épaisseur.

— Prenez cette perche, vous autres, appuyez-la très haut sur la poutre et poussez ferme au moment où je donnerai mes autres coups de hache.

D'un seul coup de hache Graour renversa l'énorme support du hangar qui alla écraser, au milieu d'étincelles qui jaillirent comme en un feu d'artifice, la moitié des décombres en ignition. C'était un élément de moins pour le feu.

Le foyer, toutefois, dégageait une chaleur si intense que Graour, pour s'en être approché les deux fugitifs instants qu'il avait mis à saper la poutre, en avait eu les sourcils et les cheveux brûlés. Et tout n'était pas fini, il s'en fallait.

Des traverses enchâssées dans la muraille assez profondément et probablement en contact avec des chevrons intérieurs restaient enflammés à tel point qu'ils allaient communiquer l'incendie à l'aile qu'on voulait à tout prix préserver.

Car une fois cette partie de l'édifice atteinte,

non seulement le reste serait infailliblement détruit, mais encore les malheureux dont on entendait toujours les appels désespérés et, avec eux sans doute, la fille de Mathews périraient.

Celui-ci s'arrachait les cheveux. Et assurément ce n'étaient pas des phénomènes si intéressants qu'ils fussent à ses yeux, pas plus que le sort dont ils étaient menacés, qui lui arrachaient ses cris de douleur.

— Il faut éteindre ces traverses, criait-il, à moitié suffoqué par l'angoisse, ou les couper ! Une échelle, William, une échelle !

— Pourquoi faire ? demanda Graour rudement.

— Mais pour l'appliquer contre ce mur et aller couper...

— Perdez-vous la tête ? Il faudrait mettre les portants en plein brasier et elle s'allumerait avant que vous eussiez gravi dix échelons...

— N'importe. Je tenterai au moins de sauver ma fille.

Sa fille ! Graour ne se trompait pas. Mathews se souciait des autres comme de rien.

— Ma fille et mon fils ! ajouta l'Anglais de plus en plus affolé.

— Ah ! il y a aussi ton fils, gronda le nain dont les yeux brillèrent d'une joie féroce.

On venait d'apporter une échelle. Mais l'appuyer contre cette muraille brûlante, inabordable, il n'y fallait pas songer.

Graour l'arracha des mains de William et, cherchant une partie de la façade assez éloignée du feu, s'assura qu'elle était suffisamment haute pour lui permettre de monter sur le toit et, saisissant un paquet de cordes qui se trouvait là, – Dieu sait pour quel effroyable usage ! – il s'élança et eut bientôt atteint le faite de la maison.

Les autres jetaient sur les débris en feu toute l'eau que fournissaient les trois puits. Mathews à présent regardait tout cela d'un air hébété. Mais bientôt on vit Graour paraître sur le bord du toit, et se pencher pour calculer la hauteur des traverses qui perpétuaient le danger.

Puis il se laissa glisser lentement, dans le sens contraire au vent et bientôt on le vit suspendu à la corde qu'il avait attachée à une cheminée.

Se tenant d'une main au câble arrangé par lui de façon à ce qu'il pût s'y asseoir, brandissant de l'autre sa hache dont il ne s'était pas séparé, il abattit en trois coups la première traverse juste au ras de la façade. Mais il grillait littéralement.

Jetant sa hache au hasard, il regrimba sur le toit à la force du poignet, et là, presque suffoqué, s'assit à l'abri de la chaleur pour retrouver sa respiration. C'était miracle, au surplus, qu'il ne fût pas tombé asphyxié dans l'incandescence du brasier.

À peine s'il reprenait ses esprits qu'il vit devant lui Mathews.

L'infâme docteur avait, lui aussi, gravi les degrés de l'échelle.

— Il y a encore deux traverses dangereuses, dit-il. Je vais à mon tour les détacher.

— Toi ! bonhomme ! lui répondit le nain. Si tu veux mourir grillé en deux minutes, tu n'as qu'à essayer. Quant à moi, je ne recommence pas, quand même il y aurait au bout d'une nouvelle tentative toutes les joies, toutes les ivresses... Quand même tu me donnerais ton fils à torturer et ta fille en mariage.

Ces derniers mots auraient certainement fait bondir le docteur s'ils eussent été prononcés dans un autre moment.

Mais Mathews n'avait pas l'esprit occupé d'autre chose que de l'incendie, que du danger immédiat que couraient ses enfants. Les menaçantes paroles de Graour ne le troublèrent pas.

D'ailleurs, Joë, le carabin à face poupine, venait de monter à son tour sur la toiture avec un des Vidrans dont le courage et l'audace, comme chasseur d'ours, étaient célèbres à vingt lieues. Celui-là se nommait Bran. Ce fut lui qui parla aussitôt, disant :

— Inutile de renouveler le mortel exploit de Graour. Qu'on nous passe des seaux d'eau aussi nombreux que possible, en faisant la chaîne par les échelles, et nous inonderons les traverses qui brûlent encore. En peu de temps elles seront éteintes.

La figure du docteur s'illumina.

— L'idée est excellente, dit-il ; qu'on fasse vite !

Bran et Joë donnèrent des ordres. Le va-et-

vient fut promptement établi. Graour voulut se placer sur le bord du toit pour lancer les masses d'eau sur les poutres incandescentes. Mais Mathews le repoussa.

— Moi, moi ! dit-il.

On lui passa le premier seau. Il se pencha pour bien voir où se trouvaient les chevrons à couvrir d'eau. Mais soit qu'à ce moment, du foyer toujours effrayant, fût monté un effluve de chaleur plus insupportable, soit que Mathews eût fait un faux pas, on le vit, perdant l'équilibre, s'abîmer en plein brasier.

Un cri de terreur sortit de toutes les poitrines. Graour, prompt comme l'éclair, s'élançait vers l'échelle et, se laissant glisser par les portants, arrivait sur le sol de la cour avant même que le docteur fût étendu sur les tisons chauffés à blanc qui formaient les décombres.

Par bonheur, le corps de Mathews, en s'effondrant, avait heurté l'une des traverses en flammes et s'était trouvé poussé par ce fait hors de la perpendiculaire.

L'endroit où il venait de s'abattre n'était pas comparable à un lit de roses. Mais le feu y était moins intense.

S'il fût tombé trois mètres plus à droite, il eût été asphyxié sans avoir le temps de dire ouf.

— Il brûle ! s'écria le nain.

Et sans réfléchir, entrant dans une atmosphère de quatre-vingts degrés, suivi de trois ou quatre Vidrans, Graour parvint à saisir Mathews par un

bras et à le tirer du feu.

— Vite ! couvrons-le de nos vêtements pour éteindre les siens, reprit le monstre qui semblait ne ressentir aucune pitié, faisant cela d'instinct, ainsi qu'un terre-neuve se jette à l'eau, comme si c'eût été sa fonction.

On répandit des quantités d'eau sur le docteur qui se tordait, brûlé à vif par tout le corps, et dont la face, plus particulièrement, se boursoufflait déjà, ravagée, affreuse. Plus de cheveux, plus de barbe ; ses mains, ses bras n'étaient qu'une plaie sans nom. On s'éloigna du brasier. Bran avait du haut du toit éteint les deux poutrelles redoutables. Tout péril venait d'être écarté.

On transporta Mathews dans une autre partie de la maison. Les domestiques avaient perdu la tête. Il fallut que, commandés par Graour, les Vidrans improvisassent un lit dans la pièce la plus fraîche des bâtiments.

— God ! fit Joë quand son maître, immobile et râlant, y eut été couché, voilà un homme perdu.

Et l'aide-chirurgien, le menton dans sa main gauche, contemplait l'horrible chose qu'était devenu le docteur en moins de trois minutes. Il y avait même dans l'air et dans les yeux du petit homme gras cette expression d'indifférence et sa résignation presque stupide qu'ont la plupart des Anglais en présence de la mort. Mais Graour le tira de cet étonnant état d'âme britannique en lui serrant violemment le bras.

— Vous devez savoir guérir les brûlures, vous ! lui dit-il. IL faut le sauver, vous m'entendez ?

— Le sauver. C'est bientôt dit.

— Il le faut ! appuya le nain.

— Non pas pour lui ! Qu'il expie ses crimes ; rien de mieux. Mais il y a sa fille, son fils et les autres, les phénomènes.

— Oh ! les phénomènes ne risquent plus rien.

— Bon, mais miss Béatrix et son frère, savez-vous où il les a cachés ?

— Alors, il faut lui rendre assez de raison avant sa mort, pour que ces enfants ne périssent pas de faim dans la cachette, qui deviendrait leur tombeau.

— Diable ! diable ! fit Joë toujours flegmatique.

— Allons, agissez, faites quelque chose, au nom de votre Dieu, au nom de votre roi, au nom de votre sacrée Angleterre !

À ces mots, Joë sortit de son calme.

— Je vous défends, s'écria-t-il, rageur, de parler sur ce ton de la vieille Angleterre. Elle est sacrée, l'Angleterre. Oui, vous avez raison, elle est sacrée.

Pour toute réponse Graour mit sa pesante main sur l'épaule de Joë, lui en serra rudement les chairs et ajouta :

— Veux-tu, oui ou non, essayer de sauver cette affreuse canaille de Mathews ? Réponds ! un mot, un seul !

L'Anglais, de même qu'il reste insensible devant la mort... des autres ne s'obstine pas inutilement

devant la force. S'il se voit le plus faible, c'est bien. Il cède.

— Ne me meurtrissez pas l'épaule ainsi, reprit-il. Certainement je tâcherai de guérir mon maître de ses brûlures...

— Et tout de suite, alors.

— Oui, tout de suite, mais lâchez-moi donc.

Graour retira sa main. Et Joë, trotinant, s'en alla vers la pharmacie assez complète que Mathews avait créée, pour y chercher les substances, les bandes, tous les appareils nécessaires au pansement. Puis il se mit à l'œuvre, très adroitement ma foi, en homme qui sait son métier, se faisant seulement aider par l'un des Écossais, William, qui, lui aussi, était habile à soulever un malade, à le retourner sans le faire trop souffrir.

Le docteur gémissait inconscient, déjà presque anéanti par le coma. Mais Joë ne prenait pas garde à ses plaintes. Il en avait entendu bien d'autres dans cette maison maudite. En moins d'une demi-heure, il eut enveloppé Mathews presque tout entier de vaseline soufrée, non sans avoir lavé les plaies avec des antiseptiques puissants.

Précaution suprême, il lui injecta du sérum antitétanique, et finalement dosa de l'acide phénique assez savamment pour en inonder les parties du corps où les brûlures étaient plus particulièrement épouvantables.

— Maintenant, dit-il en terminant, attendons. Le malheur, c'est qu'il fait bien chaud... Et la gangrène...

— Il faut la combattre aussi et d'avance.

— Parbleu ! c'est ce que j'ai fait. Mais la chaleur !

— Eh bien ! soit, attendons, reprit Graour ; mais tu vas délivrer les pauvres diables qui hurlaient de peur tout à l'heure, pendant l'incendie...

— Oh ! ceci ne vous regarde pas, déclara péremptoirement Joë, qui démêlait chez Graour des sentiments mystérieux et contradictoires.

— Tu te trompes, cela regarde tous les honnêtes gens ; si tu n'obéis pas, j'envoie chercher la justice, et nous rirons.

La justice ! Encore une force avec laquelle Joë n'avait pas envie d'entrer en lutte ni même en contact. Il remisa donc son insolence, puisque pour le moment elle ne servait à rien, et il ne protesta même pas quand le nain lui dit sur un ton catégorique :

— Au reste, à partir de ce moment, c'est moi qui suis le maître ici, n'est-ce pas, vous autres ?

— Oui, oui ! clamèrent les Vidrans à l'unisson.

L'un d'eux cependant ajoutait :

— Tout ça, c'est des bêtises, nous sommes venus pour trouver le brucolaque et nous perdons notre temps à faire les pompiers.

— À qui la faute ? Pourquoi diable avez-vous mis le feu ?

— Possible qu'on ait eu tort, mais moi, il me faut le vampire. J'ai deux filles. Et tant qu'on n'au-

ra pas réduit son corps en cendres, je ne dormirai pas tranquille.

— Ce serait fait sans cet incendie, répondit Graour.

— Et puis, reprit le même individu, avais-tu besoin de tant soigner ce chien d'hérétique ? Qu'il crève ou ne crève pas, voilà qui m'est égal.

— Mais, bêta, lui seul sait probablement où est enterré le brucolaque. Je veux le sauver pour qu'il nous le dise.

Sans ça, nous démolirions la maison sans le trouver. Au surplus, le jour va bientôt paraître et nous aurons la certitude, alors, que le buveur de sang est rentré dans son tombeau, puisque les vampires ne peuvent sortir que la nuit.

— Nous aurons donc bien plus de chances pour le trouver et le réduire à l'impuissance.

— Graour a raison, dirent en même temps trois ou quatre citoyens de Vidra.

— En attendant, nous allons faire mettre en liberté les victimes de Mathews, et plus vite que ça. Conduisez-nous, mister Joë.

L'aide-chirurgien, peu curieux de voir le nain reprendre les arguments dont celui-ci se montrait si prodigue, n'essaya même plus de protester,

— À vos ordres, dit-il en se dirigeant vers le fond de la cour.



GRAOUR LE MONSTRE
Le jeune garçon lançait un appel désespéré.
(P. 123, col. 1)

VI. Les autres monstres

Chemin faisant, Graour demanda à Joë :

— Quel âge a le fils de Mathews ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas encore vu.

— Tu te moques de moi !

— Pas du tout. Miss Béatrix est ici depuis quinze jours, mais le garçon a dû arriver hier. D'ordinaire, le patron va chaque été en Angleterre, passer un mois avec ses deux enfants. Cette année, il les a fait venir.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. D'ailleurs, il n'aime pas que ses serviteurs et moi-même nous nous mettions en rapport avec eux, sans doute parce qu'il veut éviter qu'ils sachent...

Ici Joë chercha visiblement des expressions adoucies pour rendre sa pensée. Mais Graour acheva sa phrase :

— ... Qu'ils sachent à quelle effroyable industrie se livre l'auteur de leurs jours.

— C'est cela, fit Joë toujours flegmatique.

— Où les a-t-il cachés ?

— Ah ! voilà.

— Tu n'as aucun indice ?

— Non.

— Tu ne soupçonnes rien ? la maison t'est connue.

— À peu près. Cependant, il existe des caves et des souterrains où jamais je n'ai pénétré.

— Mais tu sais où ils sont ?

— Pas avec certitude.

— C'est sans doute dans l'une ou l'autre de ces mystérieuses cachettes qu'il a dû les enfermer...

— Probablement.

— Sans se douter qu'un simple accident pouvait le mettre dans l'impossibilité d'aller les délivrer avant qu'ils fussent morts de faim, car, à présent, c'est là le sort dont ils sont menacés.

— Oui, c'est affreux.

— Il devait avoir sur lui les clés de ces souterrains, de ces caves...

— Assurément. Mais, sans doute, elles sont restées dans le brasier avec ses vêtements, dit Joë.

— C'est vrai. Je n'y pensais pas, nous verrons ça quand il n'y aura plus de danger à remuer les débris de l'incendie.

Graour, l'aide-chirurgien et trois ou quatre seulement des habitants de Vidra pénétrèrent en ce moment dans le quartier où restaient parqués les phénomènes, dont les cris de terreur retentissaient encore. Les malheureux ignoraient que le feu fût éteint.

Graour, très sombre, l'esprit flottant, songeait à Béatrix dont la radieuse beauté se dressait,

éblouissante, devant lui, profanée, il est vrai, par le malheur d'avoir un père tel que Mathews, mais si victorieuse tout de même que le monstre sentait ses chairs se tordre à la pensée que la jeune fille fût destinée à quelque mort épouvantable, soit qu'elle lui fût infligée par lui, Graour, dans l'excès de sa vengeance, soit seulement que la justice immanente se chargeât de son supplice.

Tout surpris de se sentir amolli par la vision rapide qui lui était échue quelques heures auparavant, le pitoyable garçon faisait de vains efforts pour se soustraire à l'obsession implacable dont il restait la proie.

Par une inversion étrange, mais nettement psychique, ce qui le charmait le plus dans Béatrix, c'est que, malgré son apparence de santé, elle donnait l'impression d'une âme plutôt que d'un corps.

Il y avait en elle de la fluidité, quelque chose d'impondérable. Et ce bloc de chair, cet amas de matière et de force s'extasiait, en dépit de tout, devant l'élégance céleste de ce qui lui était apparu comme un pur esprit.

Tout frémissant, il marchait à côté de Joë, sous l'œil des rudes montagnards dont il était escorté.

Ceux-ci, au surplus, demeuraient fort surpris de son attitude. Ils savaient depuis longtemps que Graour en voulait mortellement à Mathews, sans bien comprendre pourquoi, puisque, au bout du compte, le docteur avait fait sa fortune.

Leur étonnement s'était fait d'autant plus intense qu'ils avaient vu le nain dépenser sans compter sa vigueur et son argent au bénéfice de ses

amis, de ses voisins, et même d'inconnus.

À diverses reprises un jeune homme, une jeune fille avaient éprouvé les effets de sa générosité, alors qu'une question d'argent s'était élevée entre les parents et semblait un obstacle à leur mariage, alors qu'ils s'aimaient.

Graour, rétablissant l'équilibre, était devenu l'artisan de leur bonheur.

Songer qu'un tel homme nourrissait une haine si farouche, puis le voir sauver Mathews en s'exposant lui-même à d'horribles dangers, cela dépassait leur intellectualité.

Ils ne comprenaient pas, nous le répétons. Mais ils auraient encore moins compris si Graour leur avait révélé ce qui se passait dans son âme et à quel point il en était troublé.

On était arrivé dans le corridor où s'apeuraient les sujets de Mathews. Le spectacle qu'il lui fut donné de voir ralluma vite toutes les colères du nain.

L'une des victimes du docteur, d'origine bulgare, avait littéralement été changée en bête, en bête parlante.

Longtemps, Mathews s'était flatté de faire parler un chien ou quelque autre quadrupède.

— Mais n'ayant pu y parvenir, expliqua Joë, il a triomphalement résolu la difficulté en changeant un enfant en un animal.

— Et alors ?

— Alors il est parvenu à lui donner l'apparence d'un jeune sanglier, approximativement. Et il parle trois langues : l'anglais, le français et le roumain.

Le nain regardait Joë avec des yeux furibonds. Mais l'aide-chirurgien ne s'apercevait pas de cela. Il était tout entier à l'orgueil de montrer l'affreux produit de la science infernale de Mathews.

— On n'a rien fait et on ne fera rien de mieux, dit-il triomphalement. À la vérité, il s'est inspiré dans ce cas particulier d'un livre de M. Wells, le célèbre et humoristique écrivain anglais... Mais si Wells a imaginé et plus ou moins bien expliqué des phénomènes pareils, Mathews en a créé un qui n'a pas de prix, car, croyez-moi, ça vaut un million comme un penny...

Graour bondit.

— Un million ! répéta-t-il avec explosion. Voilà le grand mot lâché, un million !

— Certes !

— Ce n'est pas seulement le temps qui est de l'argent pour les Anglais, reprit le nain au comble de l'exaspération. C'est aussi le sang ; ce sont les tortures qu'a endurées ce pauvre diable dont Mathews a fait un objet de dégoût, ce sont les souffrances que j'ai subies moi-même pendant vingt ans.

Le monstre, furieux, en était à rugir à chaque mot qu'il prononçait.

— Ni ton maître ni toi, reprit-il d'une voix tonnante, vous ne vous êtes jamais demandé quelle existence infernale mènera ce damné ! Un million !

Puis, brusquement, sans que personne eût pu le prévoir, Graour, saisissant Joë par ses vêtements à la hauteur de la ceinture, le souleva d'une seule main devant les Vidrans admiratifs, Et tandis qu'il le tenait ainsi à bras tendu, il lui cracha ces paroles à la face :

— Si jamais tu as conçu le projet de succéder à ton maître dans son épouvantable commerce, souviens-toi bien, valet de bourreau, que, moi vivant, tu ne l'exerceras pas avec impunité !

— À ta première tentative de transformer un enfant en quelque chose de hideux, je te ferai rentrer la tête dans les épaules, les épaules dans le ventre et le ventre dans les talons. Tu as entendu, n'est-ce pas ?

Cela dit, il lâcha l'Anglais poupin. Celui-ci tomba tremblant sur ses pieds.

— Et maintenant, réunis ici ces malheureux.

En quelques minutes, Joë rassembla les cinq ou six sujets plus ou moins endommagés du docteur. Graour leur dit :

— Vous allez vous rendre chez moi, à Vidra, et vous m'y attendrez. Je prendrai soin de vous. Toi, Bran, tu vas les conduire.

— Oui, mais le brucolaque ?

— Nous allons nous en occuper à l'instant. Joë, retournez auprès de Mathews et sauvez-le, je vous le conseille. Votre vie me répond de la sienne.

L'aide-chirurgien semblait avoir perdu la parole. Mais il réfléchissait et ses réflexions n'étaient

pas couleur de rose.

— Tomber dans les mains de ce butor, voilà une malchance ! pensait-il. Enfin, je trouverai bien le moyen de m'échapper si le patron fait le saut.

Sur cet espoir, il retourna près de Mathews.

Le jour était venu. Il s'agissait de trouver le vampire. Graour, très échauffé, ne savait plus s'il y croyait ou s'il n'y croyait pas. Le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux l'avait mis dans un tel état de fureur qu'il ne restait en lui pas un lambeau de pitié pour Béatrix ni pour le fils du docteur.

— Enfants de loup ! grondait-il. J'étais bien bon de m'attendrir. Le malheur, c'est que leur père ne puisse avoir conscience de leur supplice.

Et comme l'image de la jeune fille se dressait de nouveau, rayonnante, fluide, divine devant lui, il se secoua pour la chasser de son esprit.

Mais il lui vint ce scrupule :

— Ai-je le droit de les frapper, ces enfants ? Les crimes de leur père ne sont pas leurs crimes. La justice du ciel a déjà frappé l'infâme docteur. C'est assez peut-être...

Puis frémissant, malgré lui, à la pensée du long martyr de ces deux êtres que l'accident arrivé au docteur condamnait à mourir peut-être dans le réduit mystérieux où il les avait cachés :

— Est-ce qu'on sait, ajouta-t-il, où s'arrête la justice de Dieu ? Cela ne me regarde plus !



GRAOUR LE MONSTRE
Les montagnards se disputaient furieusement. (P. 188, col. 3.)

VII. Comment disparaissent certaines personnes sans qu'aucun crime soit commis

Quelques minutes plus tard commençait, sous l'œil de Graour, la recherche du brucolaque ; une trentaine de montagnards s'y employait. Leur besoin consistait à fouiller le sol des cours et d'un petit jardin existant dans la partie nord de l'habitation.

Mais à présent qu'il était question d'agir et non de crier au vampire, l'ardeur de quelques-uns s'était singulièrement amoindrie.

La peur de découvrir le cadavre prenait aux entrailles les plus superstitieux et partant les moins braves.

— Peut-on savoir, se disaient ceux-là, de quoi est capable ce fantôme buveur de sang. Est-on sûr que même en plein jour il ne se collera pas sur ma poitrine pour m'épuiser jusqu'à la mort ?

Certes ! ces gaillards-là, pour la plupart, n'étaient pas des poltrons. Devant un danger humain, naturel, ils étaient capables de grand courage, de témérité même. Sur dix, il y en avait neuf qui, l'hiver, leur vaste poitrine dénudée, s'en allaient chasser l'ours, avec, pour toute arme, un couteau solide. Et voici comment ils procédaient :

Avant de s'engager dans la forêt, ils enduisaient de miel la manche gauche de leur touloupe. Cette unique précaution prise, ils allaient à la recherche du redoutable carnassier, dont au surplus ils avaient relevé les traces et l'habitat depuis plusieurs jours. L'ours, en voyant l'homme marcher à sa rencontre, se dresse sur ses pattes de derrière et va droit à l'ennemi pour l'étouffer.

Mais quand le chasseur et le plantigrade sont à deux pas l'un de l'autre, l'homme tend à l'animal son bras gauche enduit de miel. Jamais, paraît-il, un ours n'a la prudence de dédaigner cette friandise dont le parfum le rend fou de convoitise. Avidé, il lèche le délicieux appât en poussant des grognements de plaisir... Et à l'instant même, l'homme de sa main droite lui ouvre le ventre avec son couteau, et le tue.

En d'autres circonstances, on a vu ces montagnards, révoltés pour quelque cause futile, se faire décimer par les troupes envoyées contre eux.

Et ce sont de tels braves qui perdent toute assurance dès qu'il s'agit des vampires, des vampires dont pas un ne met en doute le cruel pouvoir, quoique nul d'entre eux n'en ait jamais vu.

Qu'on en puisse voir, par exemple, ils en ont la conviction. Donc, un certain nombre et des plus criards n'entreprirent d'abord la recherche du brucolaque qu'avec un entrain étouffé par la crainte du péril mystérieux dont ils se croyaient menacés.

En revanche, d'autres plus fanatiques y allaient bon jeu, bon argent, et creusaient la terre à droite, à gauche, partout.

Graour leur disait que Mathews avait dû enter-
rer ici ou là certaines victimes de ses abominables
pratiques.

Et il suffit qu'un mort ait été enfoui sans le se-
cours de la religion, même que les parents de celui-
ci se soient montrés avares des aumônes qu'il est
coutume de répandre au décès de quelqu'un, pour
que ledit mort devienne un brucolaque.

— Fouillez surtout aux endroits où la terre a
été récemment remuée, insistait le nain.

Et tout ce monde travaillait avec une ardeur
folle.

— Que pouvez-vous craindre ? ajoutait Graour.
Voilà le soleil levé. Jamais un vampire n'a bougé de
son tombeau en plein jour.

Mais le sol éventré ne livrait pas le cadavre, ob-
jet de ces affreuses recherches. Une fois, Vlad, l'un
des plus ardents, s'était écrié :

— Voilà un os... nous le tenons. En effet, il ve-
nait de déterrer quelque chose ressemblant à un fé-
mur. Seulement il n'y avait rien à dix mètres à l'en-
tour. Comme cadavre, c'était incomplet.

— Laissez ! dit le nain. C'est un os de mou-
ton...

Et les fouilles reprirent de plus belle. Midi son-
na. Tout ce monde mourait de faim. Il fallut rentrer
bredouille au village, pour dîner.

Kaçandra était morte. Ses parents et ses amis
emplissaient la maison mortuaire de cris lugubres
et désolés. La foule s'indignait qu'on n'eût pas mis

la main sur le démoniaque auteur de ce trépas lamentable. Mais qu'y faire ? Chacun mangea son saoul et les plus convaincus remontèrent vers la maison de Mathews pour y continuer leur sinistre travail.

L'état du docteur s'était aggravé. Depuis huit heures du matin il délirait, n'interrompant ses propos incohérents que pour faire entendre des cris de douleur.

Il devait, en effet, souffrir un effroyable martyre. Sa tête hideusement enflée n'avait plus forme humaine. Graour, resté auprès de lui pendant l'absence des Vidrans, s'était vainement acharné à lui faire comprendre quoi que ce soit.

Ni Béatrix ni son frère n'avaient reparu. Les quatorze heures écoulées depuis le moment où leur père les avait si imprudemment séquestrés avaient dû être remplies de terreur et d'angoisses.

— Ils sont donc ensevelis vivants dans un sombre coin de cette immense demeure, à deux pas peut-être de leur père agonisant, grondait le nain revenu à des sentiments moins affreux... de leur père qu'ils aiment, à qui ils doivent peut-être une éducation soignée et des principes d'honneur, de vertu...

Et cela était vrai. Mathews, imbu prodigieusement de l'immense hypocrisie anglo-saxonne, faisait élever ses enfants dans la crainte de Dieu, dans le respect des lois, dans la pratique d'une morale élevée. Lui-même leur prêchait la vertu, la charité, le dévouement au prochain, comme le curé qui, dit-on, invitait ses paroissiens à faire ce qu'il

disait et à ne point faire ce qu'il faisait.

C'est pourquoi il eût été au comble de la honte si Béatrix et son frère eussent appris à quelle sorte de chirurgie il s'adonnait dans ce pays insensé, au fond de cette sinistre maison.

Par précaution et parce qu'enfin il fallait bien avouer une parcelle de vérité en l'habillant honnêtement, on lui avait entendu dire à des compatriotes qu'il creusait un problème chirurgical de la plus haute importance et qu'il avait choisi, à cet effet, un tel coin de la Roumanie à cause des magnifiques hommes sur lesquels il lui serait donné de faire des expériences. Et du moment qu'il n'était pas question d'opérer *in anima vili* sur des Anglais, ni ses amis ni personne n'avaient tenu à en savoir davantage.

Seulement, son fils Evelyn et Béatrix le tourmentaient depuis longtemps pour qu'il leur offrît un voyage à Constantinople et en Asie Mineure. Il y avait consenti. Les enfants venaient d'arriver et tout était prêt pour le départ, quand Graour et les Vidrans, se mettant à la traverse, envahirent le repaire de Mathews.

C'est alors que l'infâme chirurgien, voyant le nain clamer si hautement ses accusations et redoutant que ses enfants apprissent pour tout de bon les monstrueuses réalités, et aussi pour les soustraire aux brutalités des montagnards affolés, les avait cachés dans une partie des souterrains inconnue de Joe, des domestiques, de n'importe qui.

Presque sans avoir le temps de se reconnaître,

Béatrix et son frère s'étaient vus poussés par Mathews et enfermés à double tour dans une assez vaste cave aux murailles vaguement blanchies à la chaux et dans laquelle il n'y avait ni un lit, ni un fauteuil, ni quoi ce soit.

Béatrix tenait encore à la main une lampe à pétrole qu'elle fut obligée de poser par terre.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Evelyn extrêmement surpris de ce qui se passait.

C'était un gamin de onze ans vêtu d'un costume classique dont les étrangers et même les cokneys de Londres s'amusez volontiers : pantalon noir, veste noire, grand col blanc rabattu sur le collet de la veste, et, pour couronner tout cela, un chapeau haut-de-forme qui produit un si singulier effet qu'on cite ce mot d'un voyou londonien se plantant devant un enfant ainsi déguisé :

— Chapeau, où vas-tu avec ce garçon ?

S'il était surpris, Evelyn n'en était pas moins ému. Béatrix lui répondit :

— La maison a été, pour ainsi dire, prise d'assaut par une bande qui cherche, à ce que j'ai cru comprendre, quelqu'un qu'on croit séquestré chez papa.

— Ah ! fit Evelyn, que sont ces bandits ? dangereux ?

— Non, ils habitent la petite ville de Vidra. Il doit y avoir quelque malentendu et papa va leur prouver qu'ils se trompent. Ils s'en iront et nous serons délivrés.

— Il ne ferait pas bon passer la nuit ici.

— Je crois bien, ce serait inconfortable d'abord, dit en souriant Béatrix.

Le frère et la sœur se mirent à marcher côte à côte, d'un pas lent, sans plus rien dire. Une heure entière s'écoula.

— On sent l'humidité, dit Béatrix en frissonnant.

— Papa est bien long à venir nous chercher.

— Oh ! la maison est si grande. Avant que ces sauvages aient tout visité afin de s'assurer par eux-mêmes qu'on n'y cache personne, il faut compter au moins une heure, peut-être deux.

Evelyn adhéra et reprit :

— S'il faut marcher ainsi pendant toute la nuit, ce sera dur.

— Oui, répondit simplement Béatrix.

Ils retombèrent dans leur mutisme. Mathews leur avait dit :

— Je viendrai vous chercher dans quelques instants et nous partirons heure de bonne pour notre voyage.

Ils ne doutaient donc pas que leur séjour dans cette sorte de cachot fût de très courte durée. Cependant les minutes se succédaient les unes aux autres, finissant par faire des heures. Nul ne venait leur ouvrir la porte vers laquelle ils jetaient à la dérobée des regards inquiets.

Naturellement, ils commencèrent à s'énerver. La perspective de passer la nuit sur leurs jambes dans cet *in pace* les hantait déjà. Béatrix murmura :

— Pourvu que ces vilains hommes n'aient pas commis quelque méchante action.

— Contre papa ?

— Je ne sais.

Cependant, après réflexion, la jeune fille ajouta :

— Quand on attend ainsi, le temps, il est vrai, paraît plus long qu'il n'est.

Evelyn tira sa montre – récent cadeau de son père.

— Minuit et quart, dit-il.

— Ah ! fit Béatrix dont l'anxiété devint plus vive ; près de deux heures que nous sommes là.

Et ils se reprirent à déambuler autour de la grande pièce sans dire un mot. Mais voilà que bientôt, dans le grand silence qui les enveloppait, ils distinguèrent de vagues rumeurs, peut-être des cris... Mais tout cela perceptible à peine.

— Il se passe quelque chose dit le petit garçon qui, depuis un instant, bâillait sans cesse et se sentait envahi par un sommeil impérieux...

Béatrix, elle-même, terriblement lasse, semblait chercher du regard où et comment elle pourrait se reposer. Le sol humide n'était guère engageant.

Pour des enfants élevés dans un cottage où ils jouissaient de toute la sécurité et tout le confort possibles, l'idée de s'asseoir par terre, le dos appuyé à un mur visqueux, de se voir exposés au contact des bêtes venimeuses, les faisait frissonner.

— On n'entend plus rien, dit Evelyn dont l'angoisse devenait visible.

— Quelle heure est-il ?

— Une heure vingt.

— Oh ! que c'est long ! que c'est long ! murmura Béatrix.

— J'ai faim ! reprit le petit garçon.

Cela devait arriver. Un Anglais qui ne dort pas éprouve toujours le besoin de manger. Dans la circonstance, à la vérité, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Evelyn avait bien diné à sept heures, très abondamment diné même, et, assurément, il n'allait pas succomber à l'inanition.

Mais son mot : j'ai faim, fit passer dans les cheveux de Béatrix comme un coup de vent glacé ; une perspective atroce se déroula devant elle :

Que son père fût empêché par n'importe quel accident ou simplement par la volonté des hommes effrayants dont elle avait vu la maison toute pleine, de venir leur ouvrir la porte de cette cachette transformée en prison, et, dès le lendemain, la faim, la véritable faim et l'ardente soif deviendraient pour eux une souffrance sans nom. Elle se garda bien, la brave fille, de communiquer à son frère une pensée aussi cruelle.

— Oh ! je n'y tiens plus, dit-elle. Il faut que je me repose au moins un instant.

Et elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit à terre, tout près de la lampe, écoutant encore de ses deux oreilles si quelqu'un ne venait pas leur rendre la liberté.

Evelyn en fit autant. Mais, chez lui, le sommeil fut bientôt vainqueur, et il se laissa aller, sa tête appuyée sur les jambes de sa sœur, tandis que celle-ci, quoique à bout de forces également, mettait toute son énergie à rester éveillée et prête à se sauver.

Le temps s'écoulait, impitoyable. Nul ne venait les délivrer, ni leur père ni personne. Une fatigue pesante écrasait Béatrix dont les yeux se fermaient invinciblement. Par instants, sa somnolence victorieuse s'emplissait de rêves courts, hachés, suivis de brusques réveils.

— Il a dû arriver quelque chose de terrible à papa, pensait-elle.

À la fin d'un nouveau et fugitif sommeil, elle reprit :

— Il devrait faire jour.

Et après avoir promené autour d'elle des regards aigus pour découvrir quelques rayons de lumière venant du dehors, elle tira doucement la montre de son frère endormi et regarda l'heure.

— Ah ! je crois bien, dit-elle, voilà cinq heures.

Effrayée de l'abandon auquel elle se voyait déjà condamnée, elle poussa involontairement ce cri :

— Papa !

Les murs de ce tombeau lui renvoyèrent le son de sa voix et l'accent de son épouvante. Puis tout retomba dans l'horrible silence qui ajoutait un degré de plus à la sensation d'être à jamais perdue qu'elle éprouvait pour tout de bon.

— Ce souterrain, reprit-elle, n'a donc aucun soupirail par où l'on puisse voir le jour ! Et si mon père était mort ! Mon Dieu ! nous aussi nous mourrions dans ce sépulcre et de quelle épouvantable agonie. Je ne veux pas...

Comme elle prononçait ces derniers mots, la lampe projeta tout à coup une lueur plus vive. Il n'y avait à s'y tromper. Le pétrole, entièrement pas consumé, allait refuser son aliment à la mèche desséchée. La pauvre enfant, sans souci de réveiller son frère, se mit brusquement sur ses pieds, jetant des yeux effarés autour d'elle pour y découvrir une lueur... mais rien. Encore cinq ou six minutes, et les ténèbres les plus épaisses s'appesantiraient sur ces deux êtres, la veille pleins de joie et d'espoir.

Evelyn se dressait lui aussi d'un seul bond, disant :

— Quoi ? Où sommes-nous ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'il fait jour depuis plus d'une heure, que cette lampe va s'éteindre et qu'on nous laisse ici pour y mourir.

C'est à peine si le petit garçon était éveillé. Mais ce ne fut pas long.

— Mourir ! s'écria-t-il... de faim alors ?

Fou de terreur, le jeune garçon lançait à son tour l'appel désespéré qui était sorti, tout à l'heure, des lèvres de la jeune fille :

— Papa ! Papa !

Puis, dans un accès de fureur nerveuse, le pauvre gamin se mit à frapper des poings et des pieds contre le bois de cette porte implacable qui le séparait de la liberté. Pensez que ces quelques planches étaient le seul obstacle à leur salut. Car à présent, cela paraissait certain à Béatrix, leur père ne pouvait venir à leur secours, soit qu'il fût mort assassiné peut-être par cette horde qu'elle avait vue inondant la maison, soit pour toute autre cause inexplicable.

Alors, elle aussi courut follement vers le vantail et se mit à frapper dessus de toutes ses forces en répétant le même cri que son frère.

Après quoi ils attendirent.

Rien. La lumière de la lampe vacillait davantage. Béatrix, amassant le plus d'énergie et le plus de sang-froid qu'elle put, alla prendre l'éclairage mourant et, s'approchant à nouveau de la porte en examina les gonds et la serrure.

— Il faudrait, dit-elle, détacher cette gâche de la pierre dans laquelle elle est scellée.

— Et avec quoi ? interrogea Evelyn ahuri.

— Avec n'importe quel objet.

— Nous n'avons rien.

— Je croyais que tu portais toujours sur toi un couteau de poche.

— Ah ! oui. C'est vrai.

— Eh bien, essaie d'entamer la pierre.

L'enfant ouvrit son couteau, un joujou, et gratta la partie du mur où s'encastrait la gâche. Dérision ! c'était aussi dur que du granit.

— Pourtant, s'écria Béatrix, il faut sortir d'ici. Ne dussions-nous creuser que d'un pouce en vingt-quatre heures, essayons. Notre salut est à ce prix. Peut-être aussi le salut de notre père.

Arrachant le petit couteau des mains d'Evelyn, elle se mit à gratter la pierre avec une vigueur incroyable. La lampe jetait ses dernières lueurs. Elle l'éteignit.

— Nous en aurons peut-être besoin au moment décisif, dit-elle.

Puis elle reprit son travail. Mais la lame du couteau, trop rudement maniée, se rompit par le milieu.

— Quel malheur ! s'écria le gamin.

— Non, au contraire. Avec ce tronçon nous ferons de plus utile besogne.

En effet le morceau d'acier qui adhérait au manche constituait par son épaisseur et sa résistance un outil autrement fécond que la pointe dont Béatrix s'était servie jusque-là. Longtemps, la jeune fille creusa le ciment qui entourait la gâche. Si elle s'arrêtait quelquefois, c'était pour mesurer à tâtons le sillon qu'elle espérait – vainement hélas ! – plus profond qu'il ne devenait en réalité.

Bientôt sa nervosité s'exaspéra.

À chaque instant elle saisissait rageusement la gâche, essayant de l'ébranler. Rien ne bougeait. Son découragement se changeait en désespoir.

— J'y renonce, dit-elle tout à coup.

— Laisse-moi essayer, demanda Evelyn.

Et l'enfant se mit à gratter de toutes ses forces, ne parvenant qu'à enlever lentement une poussière impalpable.

— Il nous faudrait huit jours, dit Béatrix... Et, avant trois jours...

Elle n'acheva pas.

Vers midi les deux prisonniers, exténués, sentant leur estomac déjà crier la faim... rallumèrent la lampe, encore capable de quelque lumière et constatèrent qu'ils avaient à peine entamé la pierre de deux millimètres. Alors, les nerfs exaspérés, ils poussèrent ensemble une clameur furibonde, frappant le bois de cette porte cruelle, hurlant, à un moment donné, comme des fous.

Puis Béatrix recommença son travail, s'abîmant les mains, s'écorchant les doigts qui saignèrent sans qu'elle s'en aperçût.

Enfin, vers cinq heures, les deux malheureux, à bout de forces, s'arrêtèrent et se laissèrent tomber sur le sol, incapables de continuer cette lutte pour la vie.

Béatrix sentit sourdre sur son front, sous ses yeux et sur ses lèvres, la sueur glacée des agonies et l'essuya de sa main ensanglantée. Par bonheur, la fatigue l'emporta sur tout le reste.

Assis par terre, adossés à la porte maudite, ils s'endormirent d'un sommeil lourd, profond, qui, du moins, interrompit leur supplice.



GRAOUR LE MONSTRE

Cherchant à s'orienter, l'homme éleva sa lanterne au-dessus de sa tête. (P. 211, col. 2.)

VIII. Au milieu des ténèbres

Entre-temps, les choses prenaient, à Vidra, une tournure inattendue. Bran, Vlad, Dmitri et la plupart de ceux qui étaient venus chez eux pour le repas de midi racontèrent ce qui s'était passé dans la maison du docteur pendant la nuit précédente. En moins d'une heure tous les habitants de la petite ville se le répétèrent les uns aux autres. Si bien que cela vint aux oreilles des autorités.

Celles-ci étaient de deux sortes.

Il y avait d'abord un fonctionnaire supérieur, avec un grade correspondant à celui de nos sous-préfets. Ensuite et presque parallèlement, un chef de la police plus ou moins secondé par quatre ou cinq employés subalternes.

Les uns et les autres jugèrent que ce ne serait pas trop de leurs lumières combinées pour apprécier et réprimer aussi équitablement que possible les méfaits dont la révélation venait d'éclater.

— C'est terriblement compliqué, dit le sous-préfet qui, hiérarchiquement, avait le droit de prendre le premier la parole et qui, au surplus, n'était pas fâché de faire du zèle.

— En quoi ? demanda le policier.

— En ce que tout le monde est coupable dans cette échauffourée. D'abord ce docteur Mathews est

une horrible canaille.

— D'accord, mais nous le savions tous et il y a longtemps que nous aurions dû mettre fin à ses abominables pratiques.

Le véritable vampire, c'est lui.

— Vous avez raison. Seulement, quand on voulait le molester, il allait se plaindre à son consul et je recevais l'ordre de ne pas créer d'embarras au gouvernement.

— Si on l'avait expulsé du territoire roumain, sans bruit, en douceur...

— Oui, oui, sans doute, appuya le sous-préfet en se prenant le menton dans la main gauche, on aurait évité l'affreux scandale qui va faire bondir l'Europe d'indignation...

— Ne pourrait-on pas étouffer l'affaire ? Ce ne sont pas nos sauvages administrés qui nous en voudraient pour ça.

— Difficile ! difficile ! Il y a dans la ville quarante ou cinquante mécontents qui écriraient à ces satanés journaux. Et alors vous entendez d'ici le charivari dont ils nous régaleront !

— Si on rejetait toute la responsabilité sur Graour...

— Je voudrais bien ; ce monstre m'inspire une répulsion indicible. On n'est pas plus effrayant.

— Au fond, c'est le seul coupable. Il a entraîné cinquante brutes à l'assaut de la maison du docteur, sous prétexte de vampires. Sans lui il n'y aurait pas eu d'incendie...

— Oui, mais toute la population sera contre nous. Et elle n'est pas commode, la population de Vidra, quand elle est en colère... Et puis, c'est lui qui a combattu l'incendie avec un courage surhumain, lui qui a tiré le docteur Mathews du brasier en risquant sa vie.

— Alors, frappons sans pitié tout le monde, Graour pour avoir crié au brucolaque, les autres pour crime d'incendie, et le docteur pour les horreurs dont il s'est rendu coupable depuis vingt ans.

— Bien embarrassant. Il n'y a pas ici vingt personnes assez courageuses pour déclarer que les Vidrans qui croient aux vampires sont des imbéciles.

— Parbleu ! Elles risqueraient d'être écharpées.

— D'autre part, si vous voulez arrêter Graour, outre que sept à huit cents de nos montagnards le défendraient les armes à la main, êtes-vous bien sûr que vos cinq agents et vous-même ne serez pas déconfits, assommés, anéantis par ce seul nain phénoménal et formidable ?

Le chef de la police ne répondit pas à cette question.

— Il faudrait donc faire venir la troupe, et vous savez par expérience que mes administrés ne se laissent intimider ni par des fusils ni par des baïonnettes. Rappelez-vous le capitaine Valescou qui prétendait les traiter durement comme réservistes et qu'ils ont simplement massacré.

— Oui, vous avez raison, c'est très embarrassant.

— Quant à Mathews, il va mourir probable-

ment. L'arrêter, ce serait arrêter un cadavre. Nos redoutables Vidrans ne manqueraient pas d'en faire un vampire. Et tout serait à recommencer.

— Si vous demandiez des instructions au ministère de l'Intérieur ?

— Oui, peut-être... En attendant la réponse, nous nous transporterions chez Mathews, nous ferions une enquête...

— Une enquête sérieuse...

— Parbleu ! est-ce qu'une enquête peut ne pas être sérieuse ? reprit en souriant le sous-préfet.

— Peut-être vaudrait-il mieux n'informer le ministre que lorsque nous aurons vu les choses de près.

— Au fait, on exagère probablement vous savez comme les plus simples événements sont travestis en passant de bouche en bouche.

— Il n'y a peut-être pas de quoi fouetter un chat.

— Graour lui-même s'est conduit en héros, on a voulu le tuer... Tenez, allons voir nous-mêmes ce qui s'est passé là-bas, nous arriverons toujours à temps pour sévir. Mais alors pas de pitié... pour personne.

— Est-il même bien nécessaire que nous y allions ?

— Assurément, assurément. Que risquons-nous ? Pourvu que nous ne contredisions pas trop ouvertement les chercheurs de vampires. C'est entendu. Nous partirons à six heures, quand le soleil

sera moins brutal. Vos hommes nous escorteront ; en cas d'accident, qu'ils apportent inostensiblement leurs revolvers.

Ce fut après ce mémorable entretien que les deux principales autorités administratives de Vidra se transportèrent sur le théâtre des événements, ne jugeant pas indispensable de saisir les autorités judiciaires.

— Celles-ci, déclara le sous-préfet, sont assez grandes pour savoir ce qu'elles ont à faire.

— Je suppose en effet, ajouta le chef de la police, que ces messieurs du Tribunal ont été mis au courant de l'incident. Nous n'avons rien à leur suggérer.

— Et s'ils agissent de leur propre mouvement, eh bien ! tant mieux. Nous leur laisserons la responsabilité qu'ils auront assumée. Quant à nous, on saura que nous ne sommes pas restés indifférents. Mais que nous avons opéré avec la plus sage prudence.

Les deux fonctionnaires arrivèrent chez Mathews vers sept heures, un peu plus tard même. Quand on est la première autorité d'un pays, on aime à s'entourer dans les moindres démarches officielles d'une solennité suffisante.

C'est pourquoi le sous-préfet fit signe à l'un des hommes qui l'escortaient de pénétrer dans la maison et de signaler sa présence. Celui-ci s'introduisit dans le bâtiment, y resta un bon quart d'heure, reparut enfin et dit :

— Monsieur, tout le monde est fou, là-dedans.

Les gens de Vidra cherchent toujours le brucolaque. Graour est introuvable. Les domestiques m'ont envoyé promener.

— Et M. Mathews ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Mais il y a aussi M. Joë.

— Je ne l'ai pas rencontré non plus.

— Entrons, dit le sous-préfet.

La maison, de ce côté, avait l'air abandonnée. Toutes les portes étaient ouvertes. Partout des traces de boue laissée sur les carreaux par les Vidrans lorsque, pendant l'orage, ils avaient perpétré leur invasion.

Assez loin, au-delà d'une première cour, retentissaient des cris, des jurons ; on eût dit qu'il y avait bataille. Le sous-préfet et son acolyte se dirigèrent en hâte vers l'endroit où se faisait tout ce vacarme.

Là, ils virent les montagnards qui se disputaient furieusement, s'adressant mille injures les uns aux autres, prêts à en venir aux mains.

— Que signifie ce charivari ? s'écria le sous-préfet, que faites-vous dans cette maison.

— Nous voulons trouver le brucolaque et le brûler ! répondit une voix,

— Il n'y a pas de brucolaque ! clama un des montagnards, plus exaspéré que les autres.

— Qui a dit ça ?

— Nous l'aurions trouvé depuis longtemps.

— Quoi ! parce qu'il n'est pas enterré dans les cours, mais il y a les caves. Il y a les puits qu'il faut vider.

— C'est certain. Moi, je ne rentrerai à Vidra que lorsque nous en serons débarrassés.

— Bon. Mais, à présent, ils veulent démolir la maison, parce que, disent-ils, le cadavre est peut-être muré dans quelque réduit.

— Démolir la maison ! s'écria le sous-préfet. Quoi ! vous allez être tous traduits en justice pour avoir mis le feu la nuit dernière. C'est déjà bien assez grave.

— Il nous faut le vampire, monsieur le sous-préfet ; c'est une question de vie ou de mort pour nos femmes, pour nos enfants, pour nous-mêmes !

Le haut fonctionnaire savait trop bien qu'il eût dépensé inutilement son éloquence à démontrer que le brucolaque était un mythe, et que peut-être il lui en aurait cuit, avec des gaillards aussi enragés.

— Eh bien, mais, dit-il, rien n'est plus facile que de trancher la difficulté. Ceux qui s'obstinent à vouloir déterrer le vampire n'ont qu'à continuer leurs fouilles...

— Nous voulons qu'on nous aide.

— Les autres, continua le Salomon de rencontre, s'en iront s'il leur plaît.

— Le sous-préfet a raison ! hurlèrent les dissidents.

Et la querelle recommença, plus ardente, plus

brutale qu'avant.

Au fond de tout cela, il y avait que la moitié des disputeurs commençait à douter de l'existence des vampires et qu'ils n'y croyaient plus que la nuit, tandis que l'autre moitié, pour qui c'était un article de foi, sentant bien à quel scepticisme s'abandonnaient leurs compagnons, en ressentait une violente indignation. Graour seul aurait pu rétablir l'entente ou tout au moins imposer la paix en distribuant libéralement quelques horions. Mais il n'était pas là.

Vers six heures, songeant que Béatrix et son frère n'avaient probablement ni dormi ni mangé depuis la veille ; bouleversé, en dépit de sa rancune, à la pensée des tourments qu'éprouvaient ces deux êtres en se voyant ensevelis vivants dans une sorte de tombeau, Graour s'était écarté de la foule des montagnards et, muni d'une lanterne découverte dans un coin, il avait cherché et trouvé l'entrée des caves.

— Ils ne peuvent être que dans les souterrains, se dit-il. Ailleurs, au premier, au second, nous les aurions entendus crier, appeler au secours.

Les souterrains ! le mot, avec ce qu'il peut contenir d'effrayant, peignait bien le dédale de couloirs dans lequel Graour s'engagea et qui s'étendait au moins sous toute la maison. De temps à autre, une porte avec un numéro, rigoureusement fermée au reste, lui apparaissait à droite ou à gauche. N'en ayant pas les clefs, il frappait dessus du plat de sa main et appelait de sa voix puissante :

— Miss ! miss Béatrix !

À ses cris succédait un silence noir.

— S'ils étaient là, grondait le nain, ils auraient déjà répondu. Et quand même le son de leurs voix ne serait pas arrivé jusqu'à moi, l'idée leur serait venue de frapper aussi contre la porte.

Et il continuait son chemin, renouvelant ses appels à chaque caveau. Tout restait muet et sinistre, si bien qu'il eut un soubresaut :

— Oh ! non, non, dit-il, pas possible qu'ils soient morts de faim en si peu de temps ; je suis bête !

On sait combien parait long un chemin que l'on parcourt pour la première fois. À plus forte raison, l'exploration de Graour dans les couloirs interminables lui sembla sempiternelle.

Il y avait à peine vingt minutes que ses recherches étaient commencées et il s'imaginait être là depuis plus de deux heures. Il marchait toujours sans bruit, autant que possible, pour pouvoir distinguer les voix des séquestrés s'ils clamaient au secours ou même s'ils gémissaient, dans leur désespoir de se voir ainsi abandonnés. Ce qui l'étonnait, c'est que ces corridors s'étendaient à l'infini.

— Pourquoi, diable ! Mathews a-t-il fait construire sous terre une maison plus vaste que l'autre, se demandait le monstre.

Mathews n'avait rien fait construire du tout. À l'endroit où se dressait l'établissement du docteur s'élevait jadis une sorte de château-fort sous lequel existaient de vastes souterrains, se prolongeant

très loin et ayant sans doute une issue dans la campagne.

Au cours d'une guerre, sous Vlad IV, celui-là même qui fit contre les Turcs des campagnes acharnées, féroce lutteur célèbre par la façon dont il se débarrassait de ses prisonniers mahométans qu'il faisait empaler jusqu'au dernier sur des piques de hauteurs différentes, selon leurs grades dans l'armée turque, les pachas étant honorés des plus longues, au cours d'une guerre, dis-je, le château avait été rasé. Un riche commerçant de Bucarest l'acheta dans la première moitié du XIX^e siècle, érigea sa maison avec les matériaux dispersés, sans toucher aux souterrains, et, s'en étant dégoûté, l'avait vendue à Mathews.

Trois heures durant, Graour parcourut les souterrains, subissant peu à peu un découragement cruel et reconnaissant qu'un hasard seul, un hasard improbable, le conduirait sur le point précis où gémissait Béatrix.

Devant lui fuyaient, à certains moments, des légions de rats. On juge de quels frissons il se sentait secoué, en devinant les excès de terreur qu'une pareille promiscuité devait infliger à cette jeune fille si fine, si élégante, si délicate.

Et plus il s'obstinait dans ses vaines recherches, plus il craignait de ne jamais délivrer Béatrix.

Au moment même où le sous-préfet et son chef de police repartaient pour Vidra, Graour venait d'arriver à une sorte de carrefour assez spacieux où s'amorçaient trois galeries : une à gauche, une

devant lui et celle par laquelle il était venu.

Ici ce fut pour lui un grand embarras.

— Laquelle prendre ? se demanda-t-il.

Il sondait d'un regard aigu les épaisses ténèbres où elles étaient plongées, quand loin, bien loin apparut une lueur, une lueur qui marchait lentement, lentement, et qui, manifestement, se dirigeait de son côté.

Le nain tressaillit, non pas de peur. Sa confiance en lui était illimitée. Seulement il se sentait troublé par une émotion faite d'éléments hétérogènes.

Et puis, quel est l'homme qui, à trente pieds sous terre, dans ce noir, se croyant d'ailleurs tout seul à errer au milieu de ce labyrinthe, n'aurait pas été quelque peu atteint d'une crainte superstitieuse.

D'autres, et des plus crânes, se seraient certainement sentis frémir jusqu'aux entrailles.

La lueur avançait toujours, se faisant plus distincte. Par instants, elle s'élevait à une certaine hauteur, puis redescendait, comme machinale, pour s'arrêter à vingt ou vingt-cinq centimètres du sol.

— Qui diable ce peut-il être ? gronda Graour.

Mais il avait à peine formulé cette interrogation qu'il eut conscience de produire lui-même, avec sa lanterne, le même effet de terreur ou de curiosité. Et il l'éteignit assez précipitamment, après quoi il se tapit dans un enfoncement de la muraille et at-

tendit.

— Mon Dieu ! murmura-t-il presque aussitôt, si c'était miss Béatrix elle-même qui, perdue dans une telle complication de galeries, chercherait à retrouver un escalier...

La lumière avançait, renouvelant son manège d'ascension et de descente si régulièrement que le nain comprit. Évidemment, celui ou celle qui la portait regardait les numéros de chaque porte, qui peut-être lui servaient à suivre son chemin avec sécurité.

Alors, pour la première fois, Graour songea qu'en marchant droit devant lui depuis deux heures, il ne s'était nullement préoccupé de savoir comment il reviendrait à l'endroit d'où il était parti.

— Ah ! misère, dit-il à mi-voix, faut-il être assez sot pour ne pas songer à cela ! Ce serait fameux si à mon tour j'allais rester là pour y crever de faim comme un imbécile.

Le mystérieux personnage continuait de marcher, avec des apparences de fantôme et sans faire plus de bruit que s'il eût été l'un de ces bruco-laques dont s'épouvantaient tant les Vidrans.

Et à mesure qu'il approchait, le nain sentait grandir son émotion, soit qu'il s'attendit à voir paraître Béatrix, soit qu'il soupçonnât quelque bandit de se cacher dans ces profondeurs.

Dans ce dernier cas, la présence d'un individu familiarisé avec les souterrains pouvait lui être d'un grand secours pour retrouver les enfants de Mathews, et il disposait, pour faire d'un bandit

quelconque un guide sûr, d'arguments irrésistibles.

Mais si c'était Béatrix ! Graour était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'à sa vue, en un pareil lieu, la jeune Anglaise éprouverait une frayeur si horrible qu'elle pouvait en tomber morte.

Et c'aurait été bien la peine de vouloir la sauver !



GRAOUR LE MONSTRE
*Affolée, la jeune fille suivie d'Evelyn, prit
la fuite. (P. 219, col. 3.)*

IX. Tous les deux et ni l'un ni l'autre

La lanterne du mystérieux promeneur – car vraiment celui qui la portait avait l'air de se promener – n'était plus qu'à une quinzaine de mètres de Graour, lequel ouvrait des yeux comme des feux de vaisseau cuirassé.

Mais en quelque attention qu'il se condensât, il ne parvenait encore à distinguer ni la taille ni la forme de la personne. Toutefois il se ramassa, prêt à sauter dessus, si besoin était.

À dix mètres, la main qui tenait la lanterne lui apparut, éclairée faiblement, mais assez pour qu'il pût dire : C'est une main d'homme.

— Au fait, si ç'avait été miss Béatrix, pensa-t-il, elle n'aurait pas marché aussi lentement. Elle aurait appelé au secours.

L'homme s'arrêta au milieu du carrefour, cherchant à s'orienter. Il éleva sa lumière au-dessus de sa tête pour lui donner du champ... Et alors Graour dut faire un effort violent pour étouffer une exclamation de surprise mêlée de colère peut-être :

— Joë ! c'est Joë !

— Que fait là ce valet de tourmenteur, tortionnaire lui-même !

Ce qu'il faisait ? Le nain n'hésita pas une seconde à résoudre la question. Lui aussi cherchait

Béatrix et voulait l'arracher à l'affreux supplice de la faim et de la soif...

À cette découverte, Graour, révolutionné, ressentit au fond de son être endolori quelque chose d'inconnu et de terrible. Mille pensées de toute nature, douces, furieuses, pitoyables, navrantes, traversèrent sa cervelle en ouragan.

Il s'en fallut d'un atome de raison qu'il ne sautât à la gorge de Joë. Puis tout à coup il s'apaisa, comme un cheval emporté qui s'arrête sur place en tremblant ; un sourire de résignation flotta sous son épaisse moustache.

— Suis-je fou ? pensa-t-il.

Joë avait pris une décision. Sans se douter du danger qu'il venait de courir, l'aide-chirurgien s'engagea dans la galerie par laquelle Graour était venu là et continua son exploration.

— Il m'a menti, se dit le nain. Ces souterrains, il les connaît. Il veut sauver Béatrix pour l'épouser.

Ce fut à peine si le monstre parvint à réprimer un nouvel élan de rage... Mais il songea que Joë, seul, avait quelques chances de découvrir la jeune fille et son frère.

— Quand elle sera délivrée, ajouta-t-il mentalement ; quand elle sera délivrée, nous verrons.

Cette résolution prise, Graour se mit en marche derrière Joë, sans aucun bruit, tel un fantôme, et si légèrement que celui qui aurait pu le voir aurait crié au miracle.

Et si l'Anglais adipeux eût conçu le soupçon

d'avoir derrière lui l'être formidable qu'était le phénoménal Graour, de quelle atroce terreur n'aurait-il pas été saisi !

Ils allaient ainsi tous les deux avec cette lenteur dont Joë ne s'était pas départi et qui impatientait le nain, écoutant de leurs quatre oreilles et prêts à voler au secours des malheureux séquestrés, s'ils donnaient signe de vie par une plainte ou par un cri.

Mais voilà que, le mastodonte ayant mis par hasard le pied sur quelque chose qui craqua, l'Anglais s'arrêta net et dirigea sa lumière vers l'endroit où le nain se tenait immobile et mal à l'aise.

Et juste à ce moment retentit à cinquante ou soixante mètres en avant deux exclamations dans lesquelles on pouvait distinguer un accent de triomphe et aussi d'indicible soulagement.

En même temps, un coup sec comme celui d'une pièce de bois qui heurterait quelque chose de dur, et enfin des clameurs répétées ?

— Papa, papa ! Au secours !

On reconnaissait la voix d'un enfant et à celle d'une femme.

— Ce sont eux ! pensa Graour avec l'amer regret de ne pas les avoir délivrés lui-même.

Joë aussi éprouvait un sentiment pénible à la pensée de n'être pour rien dans leur salut. Mais ce dernier ne s'attarda pas en réflexions superflues.

— Ils vont se perdre dans ce dédale ! s'écria-t-il presque malgré lui.

Et il allait s'élançer à leur poursuite, quand il se sentit saisi par la nuque et il perçut ces paroles prononcées à voix basse, à deux centimètres de son oreille :

— Celle-là, Joë, ne sera jamais ta femme. Tu n'es pas digne d'un tel trésor !

L'aide-chirurgien, sur le front duquel une sueur instantanée venait de sourdre, reconnut la voix de Graour. Indigné, furieux, il se débattit sous l'étreinte de l'hercule et répliqua :

— Elle sera peut-être la tienne ?

Et l'insulaire mit une telle expression de mépris dans la façon dont il prononça cette phrase que Graour lâcha le petit homme et, tout bouleversé, répondit :

— Encore moins...

C'était un caractère que cet être difforme et fantastique. S'il lui était impossible d'empêcher son cœur de battre et son âme de rêver, il avait du moins le bon sens de comprendre qu'avec sa monstruosité il devait cacher même ses plus ardents sentiments.

Et il venait de prononcer son propre arrêt, irrévocablement.

Mais Joë, recouvrant la liberté de ses mouvements, criait de toutes ses forces :

— Mademoiselle ! Evelyn ! Prenez garde. Attendez-moi. Vous allez vous égarer.

Ah ! bien oui, ni l'un ni l'autre n'entendaient. Éperdus, ils couraient follement vers l'escalier voi-

sin de leur cachot et continuaient à appeler leur père.

Libres ! sauvés ! Ah ! quelle ivresse ! Quoi ! s'égarer, eux, quand pendant trente mortelles heures ils avaient repassé vingt fois dans leur mémoire les incidents de la fatale soirée et par où leur père les avait menés vers cette cave qui avait failli leur servir de sépulcre.

Non, non. Ils ne s'égarèrent pas. En quelques enjambées ils gagnèrent l'escalier conduisant aux étages supérieurs. La nuit les enveloppait. Qu'importe ! Leurs yeux ne s'étaient-ils pas habitués aux ténèbres les plus profondes ?

Ce ne fut pas long, allez. En quatre ou cinq minutes, ils furent parvenus à ce vestibule où Graour avait aperçu Béatrix pour la première fois.

Mais comment, par quel prodige la fille de Mathews avait-elle réussi ouvrir la porte de sa prison ?

Il n'y eut point de prodige, mais bien une inlassable énergie qui, après plusieurs accès de passer découragement, s'était chaque fois réveillée plus tenace, plus ardente.

Et puis un hasard heureux était venu au secours de ces enfants.

Tout d'abord il leur avait fallu dépenser une incroyable patience et beaucoup de force pour creuser autour de la gâche le sillon dont nous avons parlé.

Le ciment résistait victorieusement. Mais vers dix heures, alors que déjà Graour et Joë fouillaient

les souterrains, Béatrix sentit la pierre plus molle que recouvrait le ciment céder plus vite et s'effriter presque facilement sous le tronçon de couteau avec lequel elle s'acharnait à sa besogne libératrice.

Certes, il lui fallut beaucoup de temps encore. Mais le travail, si fiévreux qu'il fût, avait pour auxiliaire la légitime espérance du succès.

Et à onze heures et demie, la gâche, déjà ébranlée depuis plus de vingt minutes, fut enfin arrachée. La porte s'ouvrit. Un cri de joie. Et les deux enfants s'envolèrent vers les hauteurs, ne se doutant guère qu'ils couraient à de nouvelles épreuves, vers des dangers plus horribles, effroyables cent fois que celui auquel ils venaient d'échapper.

X. Chasse aux vampires

La maison était encore pleine de bruit. Il n'y restait, à la vérité, qu'une vingtaine de Vidrans. Mais ceux-là tenaient absolument à leur brucolaque. Il le leur fallait. En vain le sous-préfet et le chef de la police avaient-ils voulu les obliger à rentrer chez eux. Ni persuasion ni menaces ne purent les décider.

À certain moment, comme les autorités faisaient mine de vouloir employer la force et d'en arrêter trois ou quatre, ils se groupèrent en brandissant leurs formidables couteaux, et les policiers, en trop petit nombre pour affronter des gaillards aussi montés, durent se réfugier en des pourparlers au cours desquels on leur fit jurer de ne plus mettre le feu et de se cantonner dans la recherche du vampire.

Ils tinrent parole.

Seulement ils s'énermaient de minute en minute et, après avoir voulu opérer des fouilles dans certaines caves à leur portée, ils étaient remontés dans les cours et dans le petit jardin, en poussant des cris de colère. Dix ou douze d'entre eux portaient des torches et scrutaient les recoins les plus obscurs. Il fut bientôt question d'aller creuser la terre au pied des sapins qui entouraient la demeure de Mathews en dehors des murs.

Ils n'avaient pas reposé un instant et c'est à peine s'ils avaient pris quelque nourriture depuis

trente heures.

Ils ne parvenaient donc plus à dominer leurs nerfs.

Et c'est à cette minute que Béatrix et Evelyn montaient au rez-de-chaussée, puis au premier, en appelant leur père.

Minuit sonnait. Minuit, l'heure des brucoques. La lune, en son plein, nageait dans le velours des cieux, éclairant vivement la campagne et les façades extérieures de l'édifice où se déroulaient les scènes diverses de ce drame.

Tandis que les Vidrans revenaient, bruyants, mais décontenancés de n'avoir pas été plus heureux dans leurs fouilles au pied des sapins, et se répandaient de nouveau, comme des enfants obstinés dans la maison où les feux de leurs torches apparaissaient et disparaissaient selon qu'ils passaient d'une pièce dans l'autre, Béatrix et son frère arrivaient, toujours courant, au premier étage, dans un assez long corridor dont les six ou sept fenêtres laissaient entrer la lumière éclatante de la lune.

C'est au bout de ce couloir que se trouvaient les appartements de Mathews. C'est là aussi qu'étaient leurs chambres à eux. Ils voulaient naturellement s'y réfugier, espérant y rencontrer leur père ou tout au moins savoir ce que celui-ci était devenu.

Ayant aperçu dans la cour les sauvages montagnards qui hurlaient sans cesse, ils avaient hâte de se mettre en sûreté, angoissés déjà par le soupçon que Mathews était la victime des envahisseurs.

Mais leur silhouette se détachait, un peu fantastique, devant chaque fenêtre qu'ils dépassaient, et l'un des plus échauffés parmi les Vidrans, levant machinalement les yeux, les vit qui traversaient, échevelés, fantomatiques, la zone de lumière lunaire de la troisième croisée.

Cet homme, alors, sous l'obsession de l'idée sinistre qui le dominait depuis tant d'heures, poussa une sorte de rugissement, montrant du doigt les malheureux.

Tous les montagnards regardèrent en même temps l'endroit vers lequel leur compagnon tendait son bras tremblant.

De dix à douze poitrines partit une effroyable clameur :

— Brucolaque ! Brucolaque ! le voilà !

Et tous s'élançèrent, fous d'émotion et peut-être d'horreur, pour couper la retraite au prétendu vampire, s'en emparer et lui faire subir le sort qui lui était réservé.

Mais l'un d'eux – il n'avait pas perdu son temps à crier, celui-là – avait pris déjà de l'avance. Les êtres de la maison, depuis la veille – on pourrait dire l'avant-veille – qu'il la parcourait en tous sens, lui étaient devenus familiers.

En trois bonds il fut au pied d'un escalier de bois et, comme s'il eût eu des ailes, il en franchit les degrés quatre à quatre.

Certes, celui-là ne savait certainement pas ce qu'il allait faire. Son idée, sans doute, était de suivre le brucolaque jusqu'à sa tombe. Après, tout

le monde agirait. Jeune, plein de ressort, il arriva au sommet de l'escalier au moment même où Béatrix allait s'y trouver aussi.

En sorte qu'ils faillirent se heurter et que tous les deux eurent à peine le temps de reculer, car l'un et l'autre étaient la proie d'une peur indescriptible.

Le Vidran, avec sa barbe immense, sa chevelure désordonnée et sa poitrine découverte, avait un aspect fait pour inspirer une terreur abominable à n'importe quelle femme d'Europe...

Et d'autre part, Béatrix, dans la pénombre, les yeux agrandis par l'effroi que lui inspirait cet homme brusquement surgi devant elle, toute vêtue de blanc, comme le sont souvent les Anglaises en été, avec, de plus, sa taille élancée et la fluidité singulière de sa personne, Béatrix avait suffisamment l'apparence d'un être fantastique pour que le grand montagnard, imbu de superstition, tremblât de se trouver si près de ce qu'il croyait être un vampire.

Il y eut donc chez tous les deux une minute d'arrêt pleine d'anxiété.

Et pendant cette minute rapide, le gros des Vidrans, excités, féroces, se ruèrent dans l'escalier, avec un bruit de tonnerre, poussant des clameurs si effroyables que la jeune fille, s'affolant, prit la fuite en revenant sur ses pas, et suivie d'Evelyn encore plus apeuré qu'elle-même.

Certes ! elle ne craignait pas encore que ces êtres redoutables en voulussent à sa personne. C'est d'instinct qu'elle se sauvait pour n'avoir pas à subir leur terrible contact.

— Où est-il ? où est-il ? répétaient les Vidrans en se bousculant les uns les autres pour être les premiers à porter la main sur l'objet de leur haine irraisonnée.

— Ils sont deux, répondit celui qui tout à l'heure devançait si prestement ses camarades.

— Tenez ! les voilà là-bas qui s'échappent.

— Ah ! malédiction ! pourvu qu'on les rattrape.

— L'un d'eux, ajouta le premier, a encore du sang aux lèvres.

— C'est ça qui m'a fait peur.

Ces quelques mots, dans la bouche du fanatique, avaient une signification terrible.

En effet, parmi les articles de la foi aux vampires, il en est un qui porte à son comble l'horreur de cette croyance insensée.

— Les bruloques, se répète-t-on aux veillées, alors qu'on se raconte en frémissant tout ce qui a trait à leur abominable rage de meurtre, — et c'est ainsi que les enfants reçoivent dès l'âge le plus tendre les germes de cette singulière croyance ; — les brucolaques sucent le sang de leurs victimes avec une telle fureur et en si grande quantité qu'il leur sort ensuite par tous les pores.

Si on se souvient que Béatrix, pendant qu'elle travaillait avec acharnement à sa délivrance, s'était écorché les mains ; qu'elle avait ensuite, en essuyant la sueur de son front, souillé son frais visage de balafres sanglantes, on sera terrifié par le danger mortel qu'une telle coïncidence allait lui

faire courir.

Des cris inhumains jaillirent de toutes les poitrines haletantes. En même temps la horde de barbares s'élança sur les traces de la jeune fille qui, heureusement, a pris quelque avance.

Evelyn, les cheveux dressés, les yeux désorbités, un affreux rictus aux lèvres, épuisé par le manque de nourriture et s'abandonnant au destin, ne trouve rien de mieux que de se jeter dans un coin obscur qui servait aux débarras et de s'y blottir plus mort que vif...

Quant à Béatrix, à qui la frayeur donne une somme nouvelle de force nerveuse, elle gravit avec la légèreté d'un être de rêve un nouvel escalier conduisant au deuxième étage et qu'elle trouve devant elle à l'autre bout du corridor.

Mais la meute reprenait sa course furibonde au milieu des hurlements et des bousculades. C'était à qui arriverait le premier pour saisir la fugitive.

Et lorsque l'un de ces fanatiques arriverait à l'atteindre, c'en serait fait d'elle. Répétons-le, elle ne croyait pas qu'ils lui voulussent mal de mort.

Non. Comme toute autre personne ignorant la hideur de l'infâme superstition dont elle allait être victime, Béatrix supposait que cette trombe humaine courait après quelque but inimaginable et qu'il suffirait de la laisser passer.

Mais elle fut assez promptement détrompée.

Comme elle s'était arrêtée une seconde, elle entendit le roulement des bottes énormes sur les de-

grés de l'escalier envahi. Un des Vidrans parut, gigantesque, à quelques mètres et, l'apercevant, s'écria : Le voilà ! Le voilà.

— Sus ! sus ! rugirent les autres.

L'homme bondit vers la pauvre enfant. C'était bien à elle qu'on en voulait. Un cri déchira l'air.

— Papa ! au secours !

Puis elle repartit, volant littéralement dans une longue galerie qui faisait le tour de la maison, mais serrée de près par les plus hardis et les plus agiles de ces fous furieux.

Chose étrange, dans cette demi-obscurité, avec ses vêtements blancs qui voltigeaient autour de ses jambes, elle donnait réellement l'impression d'un revenant.

Il n'était donc pas étonnant que les montagnards affolés fussent plus que jamais convaincus d'avoir affaire à un vampire.

Si elle n'avait pas été déjà familiarisée avec les détours de ces corridors, ce qui lui donnait un avantage sur les Vidrans, il est certain qu'elle eût déjà succombé et qu'elle eût été saisie par eux.

Mais elle gardait son avance. Pour combien de temps, hélas ? Tout en courant, elle sentait les frissons de la peur la parcourir et la glacer.

Et puis elle se lassait, elle aussi, affaiblie qu'elle était par un jeûne de trente heures. Sa respiration devenait plus courte.

Oppressée dès le début, strangulée par l'angoisse, elle s'aperçut en ce moment qu'Evelyn ne la

suivait plus et sa disparition la bouleversa encore davantage.

Il lui vint à l'idée de s'arrêter, de faire face à ses cruels tourmenteurs, de leur tenir tête, de leur demander ce qu'ils voulaient.

Mais elle ne savait pas un mot de roumain. Ils ne l'auraient pas comprise. Enfin, la terreur l'emporta et, haletante, éperdue, elle reprit sa course désespérée.

Ce fut alors une scène de cauchemar :

Imaginez une pauvre enfant de dix-sept ans, brisée par deux nuits et une journée de lutte contre une mort affreuse, l'estomac et le cerveau vides, se sauvant à travers cette grande maison devant une foule de brutes vociférantes qui étaient à chaque minute sur le point de la saisir par sa robe.

Ajoutez à cela que sept ou huit de ces énergumènes portaient toujours leur torche dont la flamme, horizontalisée par la rapidité de leur course, jetait des lueurs sinistres, sans éclat, au milieu desquelles ils s'agitaient dans un tohu-bohu infernal.

Elle courait à perdre haleine, montant et descendant les escaliers, redoutant de se trouver tout à coup en face d'un de ces démons venu perfidement lui couper la retraite.

Et puis, son père ! que faisait-il ? Pourquoi ne s'élançait-il pas à son secours ?

— Il est mort sans doute, pensait-elle.

Mais elle n'avait guère le temps de s'appesantir sur cette douloureuse conjecture. Les Vidrans avaient repris leur refrain :

— Brucolaque !

Leur fureur devenait à chaque instant plus aiguë de voir cette proie qui leur échappait sans cesse.

C'est qu'eux aussi étaient éreintés, fourbus. Depuis l'avant-veille au soir ils se dépensaient en cris, en fouilles, en disputes.

Et quoiqu'ils fussent de solides et redoutables mâtins, la faim et surtout l'absence de sommeil leur enlevaient une partie de leur force.

C'est pourquoi la partie était presque égale.

Seulement Béatrix devait finir par succomber, fatalement. Déjà elle n'avait plus cette légèreté qui lui donnait tant l'apparence d'un être extra-naturel, bien faite pour justifier l'erreur des grossiers paysans roumains.

À plusieurs reprises elle avait failli tomber. C'est seulement quand retentissait à ses oreilles l'éternelle clameur : « Brucolaque ! » qu'elle repartait, passant et repassant devant les fenêtres, sous les rayons de la lune qui flottait paisible dans l'espace.

Toujours pourchassée, elle entendait sur ses pas les lourds martèlements des chaussures. Une fois l'un des chasseurs de vampires parvint à saisir un pan de sa robe qui voltigeait autour d'elle et crut la tenir.

Il poussa un rugissement de triomphe.

Mais l'étoffe se déchira de la taille aux pieds. Et elle reprit sa fuite, exténuée, ayant de plus en plus l'air d'un fantôme s'agitant dans son linceul.

Tout cela, on le pense bien, ne durait que depuis quelques minutes.

Graour et Joë, sortant des souterrains, avaient à peine eu le temps de trouver l'escalier par lequel ils pouvaient remonter.

Ce fut seulement quand ils mirent le pied dans le fameux vestibule qu'ils entendirent l'odieux vacarme dont les Vidrans assaisonnaient l'atroce poursuite.

Béatrix poussait à présent les cris de la bête forcée. Comme un cerf aux abois, elle pleurait des larmes énormes. Toutefois, quoique prête à se rendre, de nouveaux sursauts la mettaient encore hors de portée.

Graour, sans comprendre, gronda un juron et en quelques bonds fut dans la cour. Et là il vit l'horrible chasse qui allait prendre fin.

Pour la cinquième ou sixième fois, la fille de Mathews parcourait la galerie du second étage. Il la reconnut. Le mot : Brucolaque ! lui révéla l'épouvantable réalité.

Et il resta une minute cloué au sol, démêlant dans sa conscience qu'au fond lui seul avait déchaîné cette tempête en ameutant les montagnards contre le docteur.

Dans une rapide vision, il conçut l'horreur de

ce qui allait se passer :

— Béatrix, se dit-il, empoignée par ces furieux, va être percée au cœur d'un épieu et ils la jeteront ensuite dans la chaux vive. Ah ! non, non. Fille de loup, soit. Mais je ne veux pas qu'un tel crime soit commis.

La fugitive, rendue, ne pouvait même plus courir. À bout de souffle, elle tournait plus lentement un des angles du couloir, quand un de ses bourreaux se dressa devant elle.

Vaincue, sachant qu'elle allait mourir, ne résista même plus. La force, sinon le courage, lui manquait. L'homme la saisit avec une brutalité sans nom.

— Je le tiens ! rugit-il.

Pour lui comme pour ses compagnons n'y avait là qu'un vampire, fauteur de mort.

Par un dernier effort, Béatrix se débattit cependant, mais quelle résistance pouvait-elle opposer ?

Le démon qui la tenait et en qui aucune crainte ne subsistait plus la prit dans ses bras et la maintint contre sa poitrine velue, contre son énorme barbe hirsute, et peut-être allait-il l'étouffer dans cette étreinte, quand tout à coup derrière lui retentit une voix tonnante :

— Lâche-la, Spiro, lâche-la ! Ce n'est pas le brucolaque, c'est la fille du docteur. Elle est vivante, malheureux !

Mais Spiro ne lâcha point. Il répondit par un éclat de rire. Les autres aussi se moquèrent de

Graour.

Pas un brucolaque ! quand depuis si longtemps le fantôme les faisait courir et déjouait toutes leurs poursuites ?

— Je vous dis !

— Perçons-lui le cœur d'abord, interrompit une voix.

Joë arrivait à la rescousse, dans cet état que trahissent les êtres impuissants à empêcher un forfait, balbutiant, indigné, audacieux et craintif à la fois.

Béatrix allait périr.

Un des forcenés aiguisait à la serpe la pointe de l'épieu qui est l'instrument du rite. Mais à l'instant même on vit Spiro se tordre et pâlir comme si la main de la mort l'eût brusquement terrassé.

Ce fut comme un coup de foudre.

Un puissant effort de résistance, deux cris effrayants, un râle, et puis plus rien. Sa face se congestionna ensuite. Un craquement d'os résonna, lugubre. Il serra la jeune fille plus fort et chancela.

— Lâche-la donc, misérable, vociféra Graour.

Spiro ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit, aucun son ne sortit de sa gorge. Il s'abattit sur les carreaux, entraînant Béatrix dans sa chute. Il était mort.

Les Vidrans crurent que leur camarade venait d'être tué par le vampire. Il se produisit alors une

panique effroyable. Aucun n'osa se jeter sur le prétendu brucolaque.



GRAOUR LE MONSTRE

« N'ayez plus peur, je suis un ami, » disait Graour.
(P. 237, col. 2.)

XI. Horreur plus grande

C'était lui Graour, irrité et formidable, qui, perdant la tête et ne sachant plus que faire pour éviter à ces insensés les regrets d'un crime inutile, et aussi pour sauver Béatrix, avait saisi Spiro à la ceinture et, le serrant furieusement, venait de l'étouffer, sans le vouloir, car il comptait seulement le réduire à l'impuissance.

Mais un tel homme pouvait-il mesurer la puissance de ses muscles d'acier ? Machine à broyer, il avait accompli sa fonction, la tête perdue, sans limiter l'intensité de la pression.

Et Spiro, étouffé, gisait à ses pieds, sans souffle, raide.

Alors il se passa quelque chose de plus affreux encore que ce qui durait depuis si longtemps, quelque chose de monstrueux, de hideux, d'inférieur.

Béatrix, incapable de supporter le contact répugnant de Spiro, s'était évanouie. Graour voulut la prendre pour l'emporter et l'aller mettre en sûreté dans une pièce quelconque, à la porte de laquelle il monterait la garde.

Ah ! bien oui. Le mort, en expirant, ne l'avait pas lâchée. Ses bras noueux s'étaient fermés sur elle dans les dernières convulsions et la tenaient emprisonnée. Ces deux bras, dans leur rigidité implacable, résistèrent à la force inouïe de Graour qui roulait des yeux égarés autour de lui, saisi à son

tour par une mortelle épouvante.

Il aurait fallu que le nain enlevât à la fois les corps de Spiro et de Béatrix...

Il y pensa et certes le fardeau ne l'effrayait pas, mais ce n'était pas une solution. À quelques signes précurseurs, on devinait que la malheureuse allait reprendre ses esprits.

Graour, Joë, les Vidrans eux-mêmes, qui s'apercevaient enfin de leur effroyable méprise, tremblaient à la pensée de l'horreur qui saisirait la pauvre enfant quand elle se verrait prisonnière de ce cadavre.

Elle pouvait en mourir.

— Il faut casser les bras de ce sauvage ! dit Joë avec emportement.

Le nain y avait bien pensé, mais les Vidrans n'auraient pas toléré ce qu'ils considéraient non seulement comme une profanation, mais encore comme un danger de faire de Spiro un vampire.

— Non, non, dit Graour. Autre chose, cherchons autre chose.

Après une seconde de réflexion, le nain se baissa et, embrassant les deux corps d'une étreinte où il déploya toute sa puissance, il essaya de les faire tenir debout.

Béatrix revenait à elle. Quand elle aperçut son bourreau, quand elle vit qu'il était mort, quand elle comprit ce qui se passait, les yeux lui sortirent pour ainsi dire de la tête.

Elle essaya de s'arracher à l'odieux embrasse-

ment. Elle repoussa de ses deux mains la poitrine à laquelle elle se voyait attachée. Puis on entendit quelque chose de semblable à un sanglot traversé par un éclat de rire glacial.

— Aidez-moi ! aidez-moi ! rugit Graour. Ne voyez-vous pas, stupides animaux, qu'elle devient folle ?

— Que veux-tu faire ?

— Eh ! parbleu ! la délivrer.

Alors, sans ménagements, le prodigieux petit homme prit un des poignets de Spiro et, au risque de le désarticuler, il essaya de l'écartier du corps de Béatrix.

Mais tout de même il n'osait pas pousser les choses à l'extrême. Dix longues minutes s'écoulèrent, dix minutes d'un supplice effroyable pour Béatrix, puis tout à coup les deux bras du cadavre se détendirent naturellement. Graour s'élança pour empêcher la jeune fille de tomber, l'enleva comme une plume et la porta, toujours courant, dans la partie de la maison où déjà son père endurait mille tourments indicibles.

Avec une délicatesse infinie, le mastodonte déposa son léger fardeau sur un lit de repos, en lui répétant en anglais :

— C'est fini, mademoiselle, c'est fini, remettez-vous...

Et s'étant fait apporter des sels, des vinaigres par Joë, l'énorme et ridicule phénomène imbiba des linges avec lesquels il essuya la figure de Béatrix pour faire disparaître les taches de sang.

Il faisait cela simplement, avec une légèreté de main incroyable, attentif accompagnant ses soins de paroles encourageantes.

Joë ne put s'empêcher de penser :

— Ce monstre a un cœur de père.

Mais Béatrix, rafraîchie, ouvrit les yeux. Les douces paroles de Graour lui arrivaient comme des caresses. Ah ! seulement, quand elle vit le nain, et sa largeur, et sa petite tête, et sa barbe invraisemblable, elle fut reprise de ses douloureuses terreurs, s'imaginant que la scène de damnation allait recommencer.

D'un geste d'aliénée, elle le repoussa en jetant des cris perçants...

Et lui, attristé au-delà de tout, tâchait de faire sa voix très douce pour lui dire :

— N'ayez plus peur. Je suis un ami, un ami...

Il ne trouva pas autre chose parce que, malgré tout, il était forcé de convenir avec lui-même que ce qui venait d'arriver, lui seul l'avait provoqué...

Tout en soignant la jeune fille, pendant que Joë allait vers Mathews dont les gémissements emplissaient la maison, Graour songeait, désespéré, à sa destinée, maudissait le docteur et sentait la colère lui remonter au cerveau.

— Malheur ! malheur ! répétait-il sans oser achever sa pensée qui, au surplus, restait ténébreuse.

La jeune fille s'apaisait mal. Chaque fois qu'elle rouvrait les yeux, elle retombait, à l'aspect du nain,

dans une crise nouvelle. Et celui-ci, vaincu, s'en alla.

— Pas même sa reconnaissance ! gronda-t-il en s'éloignant.

Les Vidrans, honteux, attendaient des nouvelles dans la cour. Le soleil se levait, éclatant et superbe, si merveilleux de splendeur que c'était à lui en vouloir d'être si beau pour éclairer les abominations qui venaient de se dérouler.

Dans un coin gisait le corps de Spiro soigneusement voilé. En apercevant sa victime, le nain fut pris d'un tremblement.

— J'ai tué un homme, dit-il, j'ai tué un homme !

— Oui, mais le brucolaque ? demanda un des plus obtus parmi les montagnards.

— Comment ! encore ? ne put s'empêcher de clamer Graour. Ne voyez-vous pas qu'il venait ici pour tuer la fille de Mathews !

C'est au cimetière, au cimetière seulement qu'il faut le chercher.

Et sans attendre de réponse, le nain, tout frissonnant, quitta la maison du docteur, gagna Vidra, et après avoir pris les dispositions pour que les sujets de Mathews, réunis chez lui, ne restassent pas aussi malheureux qu'avant leur délivrance ; après avoir chargé un voisin de faire largement les aumônes d'usage à l'enterrement de Spiro, il se dirigea vers la maison de justice.

Et, se présentant devant un magistrat, il lui

dit :

— J'ai tué un homme, arrêtez-moi.



GRAOUR LE MONSTRE

Béatrix se pencha et balbutia ce mot : « Pardon! »
(P. 272, col. 3.)

XII. Où Graour montre que, se croyant implacable, il se trompait

Pendant que Graour était en prison, en attendant son jugement, Joë soignait Mathews et sa fille avec quelque nonchalance à la vérité, mais fort habilement tout de même, car à l'école de son misérable maître il avait appris beaucoup de choses et surtout des choses pratiques.

Béatrix ne retrouvait pas son état normal. Le coup avait été trop rude.

Souvent, au milieu de la nuit, elle se réveillait en sueur et croyait voir les Vidrans la pourchasser sans relâche.

Il fallait qu'une femme de chambre veillât à son chevet, toute prête à lui parler, à la rassurer, pour que la paix revint dans son âme.

Et encore !

Parfois, c'était la figure du mort qui lui apparaissait grimaçante et aussi celle de Graour qui l'épouvantait peut-être davantage. De jour, il lui arrivait de prononcer des paroles étranges, de tenir des propos dénués de sens.

Toutefois, et de temps à autre, elle parlait raisonnablement et dans ces moments-là nul n'aurait soupçonné les ravages qu'avait faits dans son cerveau la cruelle épreuve qu'elle venait de subir.

Evelyn, retrouvé, mais devenu presque stupide, allait du lit où se tordait l'in vraisemblable chose qu'était son père à la chaise longue sur laquelle sa sœur divaguait. À chaque instant il demandait à Joë pourquoi tout cela était arrivé.

Embarrassé, l'aide-chirurgien ne trouvait qu'une réponse et encore n'expliquait-elle rien du tout.

— Ce ne sont pas des hommes qui habitent ce pays-ci, ce sont des bêtes féroces.

Si Graour l'eût entendu parler de la sorte, avec quelle violence n'aurait-il pas rétorqué son dire en lui renvoyant le mot et en s'écriant :

— La première et la plus féroce des bêtes n'a-t-elle pas été le docteur Mathews ?

La justice suivait son cours. Le nain fut traduit devant la cour d'assises. Noblement, simplement, il dit toute la vérité, s'accusant plus lui-même qu'il ne le fut par aucun témoin, pas même par le consul d'Angleterre.

Les deux douzaines de Vidrans appelés à déposer contre lui entamèrent au contraire son éloge, témoignèrent du courage qu'il avait prodigué dans l'incendie, comment Mathews lui devait d'être encore vivant. La question du vampire se posa forcément devant un auditoire qui, au bout du compte, ne savait au juste qu'en penser. Parmi les jurés, il en était qui y croyaient fermement peut-être. Graour fut acquitté, malgré l'acharnement que le consul britannique, et lui seul, avait apporté dans cette affaire.

Ce que voulait ce fonctionnaire, surtout, c'était empêcher que Graour et les sujets de Mathews ne révélassent les horreurs chirurgicales dont le repaire du docteur avait été le théâtre, de peur que l'odieux n'en retombât sur la Grande-Bretagne tout entière. Et il fut assez habile pour obtenir approximativement ce résultat.

Graour, lui-même, passa rapidement sur ces détails, estimant sans doute que c'était entre l'Anglais et lui une affaire personnelle.

Le nain fut donc remis en liberté deux mois environ après les événements.

Il revint à Vidra où on le reçut à bras ouverts, presque triomphalement.

Mathews était à peu près guéri, soit que Joë eût fait un miracle en l'arrachant à la mort, soit que ce gâteur d'hommes fût réservé par le destin à servir d'épouvantail à ceux qui méprisent vraiment trop l'existence et la santé des autres.

Car, s'il vivait, il ne ressemblait à rien d'humain.

D'abord, il était aveugle et repoussant. À la place où brillaient autrefois deux yeux agiles dont l'éclat révélait chez lui, en dehors de son excessive audace, une intelligence ardente, on ne voyait que deux trous sanguinolents qui inspiraient plus d'effroi que de pitié.

Le nez informe, à moitié rongé par le feu, pendait de travers comme une loque à dix centimètres de la bouche tordue et transportée près de l'oreille gauche dont il ne restait presque plus rien.

Et cette bouche ! Elle faisait, l'effet d'un trou extravagant, aux lèvres ravagées, et qui se serait appliqué à se parler à l'oreille.

Bouffon et sinistre.

Avec cela, pas un cheveu, pas un poil de barbe. Sur le crâne nu, d'innombrables cicatrices violacées s'entrecroisaient, provoquant le dégoût ou l'horreur.

Son bras droit, décharné, était complètement paralysé. Pour comble, Mathews boitait.

En vain Joë lui avait-il conseillé de porter un masque, avant de se montrer dans sa hideur. Ne pouvant se rendre compte de ce qu'il était devenu, il avait obstinément refusé.

Quand Béatrix, après les quelques jours nécessaires à son apaisement relatif, s'était trouvée en sa présence, il lui fut impossible de le reconnaître. Peu s'en fallut que la pauvre enfant, tant éprouvée, ne devint la proie d'un accès de folie définitive. Joë fut obligé de lui assurer que cette épouvantable transformation ne serait que passagère. Il n'en fallut pas moins l'arracher à un tel spectacle. Quant à Evelyn, il se répandit en cris de terreur, et on ne put rien en tirer que ces mots répétés à satiété :

— Ce n'est pas mon père ! ce n'est pas mon père !

Joë lui-même ne pouvait approcher son ancien maître sans être secoué par les tremblements de sa chair.

Combien de fois le petit Anglais poupin et adipeux, se tenant en face de Mathews, l'examina-t-il

avec une stupeur sans cesse renouvelée, tout en faisant des réflexions lourdes sur la justice immanente et murmurant :

— Il ne faut décidément pas toucher à l'ouvrage de Dieu.

Un jour, Mathews voulut embrasser ses enfants.

Quelle scène lamentable et cruelle !

Evelyn prit la fuite carrément et courut se cacher. Béatrix, elle, ne pouvait plus douter que cette chose étrange et répugnante fût son père. La pauvre fille s'était représenté bien des fois tout ce que le malheureux avait dû souffrir de tortures pour devenir si affreux.

Elle sentait que ce serait une grande joie pour ce damné de lui donner le baiser filial dont il avait soif.

Justement elle était dans un de ses jours de calme et de santé mentale. S'étant approchée, elle offrit son front en fermant les yeux. Elle eut le courage de murmurer :

— Pauvre père !

Alors le docteur, la prenant doucement par la taille, lui dit de la voix pâteuse qui lui restait :

— Embrasse-moi, ma chérie !

Pour le coup, toute sa vaillance l'abandonna. Certes, elle voulut se vaincre et obéir. Mais ce fut plus fort qu'elle... Comme Evelyn, elle se sauva, pantelante...

Mathews, stupéfait, eut un geste de fureur désordonnée.

— Quoi ! s'écria-t-il, je suis donc hideux à ce point ?

Joë, qui se trouvait là, n'eut pas la force de répondre.

Ce qu'il y avait de plus particulièrement pénible pour tout le monde, c'est que l'ancien faiseur de phénomènes éprouvait sans cesse le besoin de se promener hors de sa maison.

Conduit par Joë ou par un de ses domestiques, il allait dans la forêt de sapins s'asseoir, sur quelque arbre renversé.

Et quand, d'aventure, il passait là une femme de Vidra et même un des montagnards, il leur inspirait à tous une si grande répulsion qu'ils s'enfuyaient, eux aussi, comme s'ils avaient eu un vampire à leurs trousses,

C'est au cours d'une de ces promenades que Graour, rendu à la liberté, le revit pour la première fois.

L'énorme et puissant produit de la science du docteur, poussé par une mystérieuse et irrésistible attraction, s'était engagé dans la montagne. D'une hauteur, il avait vu la demeure de Mathews, et, s'arrêtant, l'examinait d'un regard aigu.

Une forme blanche traversa une des cours en diagonale. Il tressaillit et reprit sa marche pour rentrer à Vidra, mais pas par le même chemin.

Vingt-cinq minutes plus tard, au détour d'un

sentier, à quelques pas d'une troupe de bûcherons qui abattaient des sapins, le docteur se dressa devant lui.

Graour, à l'aspect de cette ruine effroyable, fit, malgré lui, un ou deux pas en arrière et resta confondu.

Quoi ! c'était là son bourreau ! Le feu ne l'avait même pas changé en bête. Il n'en avait pas fait un poussah, comme lui. Bien pis !

— Le monstre, à présent, le monstre, reprit le voilà. Oh ! comme je suis vengé, vengé. Jamais je n'aurais imaginé une transformation plus horrible !

— Il ne manquerait plus qu'une chose : c'est que Joë le montrât dans les foires.

Mais malgré la férocité de cette pensée, il était né dans l'âme du nain, bon après tout, un sentiment d'incommensurable pitié.

— Comme Dieu sait punir ! murmura-t-il encore. Pauvre Béatrix !

Ce dernier mot marquait l'évolution réelle de ses idées.

En dépit de tout, en dépit de sa formelle volonté de repousser, nous ne disons pas l'espérance, mais encore la moindre illusion, il rapportait, inconsciemment, toutes ses forces de cœur et d'esprit à la jeune fille dont la beauté rayonnante avait transformé son âme.

Et, décidément, il n'en voulait plus à Mathews.

— C'est le destin, reprit-il, un malheur ! Oui, un malheur que je sois fait ainsi, un malheur que

je l'aie vue... un malheur !

Songeur, il regardait toujours le docteur, mais il ne le voyait plus. Son esprit était ailleurs.

Mathews ne s'était pas douté que son ancien sujet le contemplait dans un effarement indescriptible. Et le domestique William, qui lui servait de guide, se garda bien de l'en avertir.

À partir de ce jour, le nain revint assez souvent errer autour de la maison maudite. Deux ou trois fois il manqua de se trouver face à face avec la jeune fille qui retrouvait peu à peu sa mentalité.

Elle sortait de temps à autre, elle aussi, et se perdait, désolée, sous les grands arbres, s'efforçant d'amasser en elle-même le courage nécessaire pour rendre à son père les caresses dont il était sevré.

Parfois elle revenait délibérément vers lui avec la résolution de le couvrir de baisers. Puis, quand elle l'avait devant les yeux, couturé, livide, le visage affreusement ravagé, elle s'en retournait, secouée par l'horreur et réprimant à grand peine ses sanglots. D'autre part le jour vint où il lui fut révélé par un journal ou autrement que le magot ridicule et terrifiant dont le seul souvenir la jetait en des affres indicibles l'avait arraché au supplice le plus cruel ; que, de plus, Graour s'était exposé à périr lui-même pour sauver son père. À l'égard du monstre aussi, elle se sentait injuste.

Il lui venait à l'esprit de le remercier, de lui tendre la main. Un devoir, cela lui paraissait un devoir.

Toutefois, l'impression d'effroi qu'elle ressentait

au souvenir de cet être singulier, qui lui allait à la ceinture et qui était large comme un muid, l'impression d'effroi la terrassait.

Deux ou trois fois elle l'avait aperçu, revenant de la montagne, et il lui avait fallu se faire violence pour ne pas crier.

Cependant un jour, de grand matin, qu'elle s'était aventurée dans le grand bois de sapins séculaires qui couvrait les flancs de la Vranchea, elle se trouva face à face avec lui.

Son premier mouvement fut de prendre la fuite. Mais elle parvint à se dominer. Graour, discernant la sensation première et aussi la petite victoire qu'elle venait de remporter sur elle-même, la salua, sans plus, et disparut si prestement que c'était merveille qu'un homme si volumineux se fût évanoui si vite, comme si quelqu'un l'eût supprimé à l'instant même.

À partir de ce jour-là, Béatrix ne rencontra plus le nain. Peut-être que la pauvre enfant, émue par la discrétion de Graour, lui eût fait un moins pénible accueil. Car il lui arrivait, à présent, de songer à lui sans trop d'émotion.

Le temps qui, à la longue, cicatrise les plus cruelles blessures, surtout les blessures morales, faisait son œuvre.

Mathews allait et venait. Evelyn jouait. Béatrix en était à la période mélancolique.

Il semblait que rien ne dût venir troubler davantage cette famille endolorie.

Au reste, le docteur avait résolu de vendre sa

maison et de quitter le pays. Il attendait un acheteur. Mais en homme pratique, en Anglo-Saxon qui ne néglige aucune source de richesse, il exploitait la partie de la forêt dont il était propriétaire, faisait abattre les grands sapins qu'il vendait assez avantageusement.

Il régnait par là une activité fort grande. Bûcherons, charretiers, ne menaient un certain tapage. Cela faisait des distractions.

Joë, passé intendant, surveillant, inspecteur, que sais-je ? veillait assidûment aux intérêts de son maître.

Dans les premières semaines après la guérison de Mathews, il avait essayé de conquérir la sympathie de Béatrix, sans le moindre succès au surplus.

La jeune fille le traitait en personnalité négligeable. Le drôle avait du jugement.

— Pas d'illusion, se dit-il. Je suis plutôt antipathique.

On aurait pu l'assurer qu'il y avait quelque chose de plus.

C'est que Béatrix savait, à présent.

Elle savait ce que son père, depuis plus de vingt ans, avait fait dans ce pays.

L'histoire de Graour, quelqu'un s'était employé à la lui conter. Des autres phénomènes, elle connaissait le martyre. Par conséquent, comment aurait-elle ignoré de quelle nature était l'aide que Joë apportait au docteur sinistre.

Apprendre que son père, par une sorte de voca-

tion, et pour de l'argent, avait usé d'aussi odieuses pratiques, cela l'eût révoltée incroyablement, quelques semaines avant l'incendie et les terreurs de l'horrible chasse au vampire.

Mais à présent, elle voyait l'humanité sous un autre jour. La hideur de Mathews, au reste, se mettait pour ainsi dire en harmonie avec les abominations de son infime science.

Dans son âme il ne surnageait qu'un immense mépris pour le genre humain, pour son père et pour Joë. Peut-être excusait-elle Graour. Qui pouvait savoir ? C'est à peine si elle parlait une fois ou deux dans une journée.

Le seul plaisir qu'elle parut goûter, elle le trouvait au milieu du bruit que faisaient les travailleurs de la forêt.

Le craquement des arbres gigantesques tombant de haut en brisant tout aux alentours, les jurons incompris des conducteurs de chars, les querelles, tout ce qui frappait ses sens lui était comme un soulagement.

Et elle venait souvent sur les chantiers, pour occuper ses yeux, ses oreilles, et se distraire ainsi de l'obsession de ses pensées désespérantes.

Il lui arrivait même de s'approcher, beaucoup plus que ne l'aurait voulu la prudence, des chevaux et des haches des travailleurs.

Joë lui en fit l'observation. Docilement elle se mit en sûreté.

Mais elle revint de plus en plus fréquemment, et, comme il arrive forcément, le danger lui devint

familier, sinon indifférent.

Un soir, une heure avant le coucher du soleil, elle était là, plus sombre que jamais. Sur ses joues s'étalait une animation qu'on n'y avait pas remarquée depuis longtemps.

Joë la regardait en dessous, avec une curiosité mêlée de crainte.

Elle venait d'avoir avec son père une conversation plus que pénible. L'aide-chirurgien en avait perçu quelques mots.

— Le voile est donc déchiré, pensa-t-il. Et alors...

Il n'acheva pas, un grand cri partait du milieu des chantiers, le forçant à se retourner pour se rendre compte de ce qui se passait.

Lui-même alors laissa échapper une autre clameur, plus vibrante. Puis tous les bûcherons se mirent aussi à vociférer, les uns en courant vers Béatrix, les autres en essayant de maintenir un arbre énorme, le plus haut peut-être de cette région, qui, sapé à la hache par sa base, s'inclinait déjà pour s'abattre, masse au poids incalculable, sur le sentier où s'avançait la jeune fille.

Celle-ci, absorbée dans ses douleurs, ne prêtait aucune attention à ce que signifiait cet excès de clameurs désordonnées, pleines de mortelles angoisses.

— Mademoiselle, sauvez-vous donc, hurla Joë, la voix étranglée.

— Gare ! gare donc ! Ah ! tonnerre. Elle est

dans sa folie aujourd'hui !

Le sapin, à peine retenu encore par une infime épaisseur de bois, craqua. Ce fut comme un déchirement. Et branches, feuillages, tronc oscillèrent deux secondes.

Puis le tout pencha du côté de la jeune fille.

On entendit dans l'air un sifflement.

— Malheur ! sauvez-la ! sauvez-la donc !

Ah ! bien oui. Ceux qui couraient pour l'arracher à cette mort horrible n'avaient visiblement pas le temps de la rejoindre pour l'enlever.

En ce moment seulement, elle vit le danger.

Mais la peur la garrotta si fort que c'est à peine si elle parvint à faire quelques pas en courant vers l'intérieur de la futaie où d'autres grands arbres auraient pu la protéger. Les jambes lui manquèrent. Elle s'affaissa sur les fougères. Le sapin tombait de plus en plus lourdement, presque droit sur elle.

C'en était fait, quand on vit surgir d'on ne sait où une masse informe qui se précipitait avec la rapidité d'un cheval au galop vers l'immense et redoutable bille de bois arrivée à la moitié de sa chute.

— Es-tu fou, Graour ? prononça un des bûcherons.

— Tu vas te faire tuer, imbécile ! décida un autre.

— Non, non. Il se croit trop fort, cet être-là.

Mais Graour n'entendait rien. Arrivé à l'endroit où il jugea que sa téméraire intervention serait efficace, il s'arrêta s'arqua solidement sur ses jambes, leva les bras en l'air et attendit l'effroyable choc, dans l'intention non pas d'arrêter une masse pareille, mais tout au moins de la faire dévier, pour qu'elle n'atteignît pas Béatrix.

Personne ne disait plus rien. Un silence de mort aurait régné sur cette scène insensée, si des branches n'eussent frôlé çà et là des sapins restés debout.

Et le contact eut lieu sous les regards épouvantés de Béatrix et de Joë. Ils virent alors, chose invraisemblable, l'arbre monstrueux s'arrêter une demi-seconde dans sa chute, puis décrire un arc de cercle et s'écraser à quelques mètres de l'endroit où la jeune fille, indemne, n'en croyait pas ses yeux, tellement elle avait été persuadée de ne pouvoir échapper à la mort.

Le nain avait réussi. Dans un élan d'admiration et de stupeur, tout le monde courut vers l'endroit où il venait d'accomplir ce prodige.

Des hurrahs éclataient. Béatrix elle-même s'était élancée pour remercier son sauveur.

Mais quand les bûcherons et la jeune fille arrivèrent sur le théâtre de cet exploit sans pareil, ils aperçurent Graour étendu tout de son long, la tête écrasée par le tronc du gigantesque sapin, qui, lui aussi, avait été vainqueur.

Graour le monstre était mort.

Béatrix resta plus d'une heure immobile et tout

en larmes, à contempler ce corps informe, et, se souvenant que s'il avait été fait ainsi, c'était son père qui était coupable de tout, elle murmura :

— Son âme, au moins, il n'avait pu la mutiler !

La nuit enveloppait de ténèbres la montagne et la forêt. Béatrix pria Joë et les bûcherons d'aller chercher une civière. Et quand elle fut seule avec ce mort, elle s'agenouilla, lui prit doucement la main et, après une longue méditation, elle se pencha pour balbutier un mot :

— Pardon !

Au nom de qui demandait-elle ce pardon ? au nom de son père, ou en son à elle ?

Qui le saura ?

Toujours est-il que si l'âme de Graour, à peine détachée de son corps, voltigeait encore dans les ténèbres autour de la jeune fille qu'il avait aimée jusqu'à la mort, elle éprouva sans doute une ivresse divine et ne regretta rien.